DENYS GORCE
Docteur en médecine, docteur ès lettres

Petite introduction à l'étude des Pères

Avec une préface de Pierre de Labriolle

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
2400 RIDGE ROAD
BERKELEY, CA 94709

ANDRÉ BLOT · ÉDITEUR

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Mary Kathleen Maghew, O.P.

PETITE INTRODUCTION A L'ÉTUDE DES PÈRES

DU MÊME AUTEUR

L'œuvre médicale de Prospero Lambertini, Pape Benoît XIV. Bordeaux, A. Destout, 1915. — Couronné par la Faculté de Bordeaux (Prix d'Histoire de la Médecine).

La « Lectio divina » des Origines du Cénobitisme à saint Benoît et Cassiodore, I — Saint Jérôme et la lecture sacrée dans le milieu ascétique romain. Paris, A. Picard, et Monastère du Mont-Vierge, Wépion-sur-Meuse (Belgique). 1925.

Les Voyages, l'Hospitalité et le port des lettres dans le monde chrétien des IVe et Ve siècles. Paris, A. Picard, 1925.

Beatus Vir, méditation de la Loi et bonheur chrétien, avec lettre-préface de son Ém. le Cardinal Mercier. Paris, Desclée et de Brouwer, 59 *bis*, rue Bonaparte, 1926.

Les dames romaines à l'école de saint Jérôme. Monastère du Mont-Vierge, Wépion-sur-Meuse (Belgique). 1928.

EN PRÉPARATION

Saint Jérôme et la lecture sacrée dans le monde ascétique.

Les femmes chrétiennes aux IVe et Ve siècles. Leur psychologie religieuse.

DENYS GORCE
Docteur en médecine, docteur ès lettres

PETITE INTRODUCTION A L'ÉTUDE DES PÈRES

Avec une préface de
PIERRE DE LABRIOLLE
Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

Lu en conférence, le 3 mai 1927,
à l'Association catholique des Étudiants
de l'Université de Bordeaux

PARIS
ANDRÉ BLOT, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE ROGER ET CHERNOVIZ
6, RUE DE LA SALPÊTRIÈRE, 6
MCMXXVIII

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Nul ne déniera à M. le Dr Gorce une solide compétence dans le domaine de la patristique. La Faculté des Lettres de Poitiers a décerné naguère à ses thèses de Doctorat ès lettres la plus haute mention dont elle disposait, et ses juges se plurent à reconnaître, au cours d'une soutenance où le « candidat » fit preuve du plus ferme sang-froid, la méthode et l'information dont elles portaient témoignage.

Frustré des avantages qu'assurent les grands centres intellectuels, assujetti aux lourdes obligations de son métier de médecin, M. Gorce a eu la patience de se procurer un à un les instruments de travail qui lui étaient indispensables. Ce que cette recherche dut impliquer d'efforts, de démarches et de frais, ceux-là le soupçonnent à peine, qui bénéficient commodément des riches collections de nos bibliothèques publiques. L'érudition qu'il s'est donnée a été, plus encore qu'un gain de son intelligence, une conquête de sa volonté.

Cette volonté était secrètement avivée par un ferment

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

plus actif que la simple curiosité critique. Ce n'est pas manquer à la discrétion que de noter chez le Dr Gorce une tendance mystique dont il ferait volontiers l'aveu, et qui naît tout naturellement en lui d'une foi très ardente, avide de se communiquer. Il définit lui-même en termes excellents, dans le présent volume, ce qu'il attend et promet, pour en avoir éprouvé les effets, d'une « amitié particulière » avec les Pères : un aliment spirituel de haute qualité, un approfondissement plus creusé des Écritures, une conception plus large de la vie de l'Église, de sa continuité et de sa doctrine.

Il ne dissimule pas, au surplus, que la terre promise, où il voudrait introduire ses auditeurs, a des abords assez malaisés. Et c'est à les défricher qu'il consacre utilement plus de la moitié de sa causerie.

Je crois, pour ma part, qu'un mouvement vraiment important vers l'étude des Pères ne se développera parmi nous que lorsqu'un certain nombre de conditions auront été préalablement remplies. Il nous faut d'abord des Introductions, écrites en français, qui épargnent aux curiosités naissantes les perplexités et les mécomptes où elles ne tarderaient pas à s'user. Pour la patristique latine, l'essentiel a déjà été fait. Pour la patristique grecque, nous allons bénéficier sous peu d'un ouvrage de grande envergure et d'exceptionnelle portée : l'*Histoire de la littérature grecque chrétienne* de mon éminent collègue, M. A. Puech, professeur à la

Sorbonne et membre de l'Institut, dont deux tomes vont paraître sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Il nous faut aussi de bonnes traductions, faites au goût du jour, c'est-à-dire exactes, aérées, lisibles enfin, et munies, si possible, de notes explicatives. Quantité d'œuvres ecclésiastiques latines et grecques ont été mises en français au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. Ces transpositions peuvent encore rendre des services, mais la méthode un peu lâche des traducteurs ne nous satisfait plus. C'est un fait qu'un texte ancien revivifié par une plume experte (tel le *Sulpice Sévère*, de M. Paul Monceaux, récemment publié chez Payot) trouve aussitôt une large diffusion.

Je ne compte donc guère sur une efflorescence rapide des études patristiques en France (notre retard sur l'Allemagne et l'Angleterre est sensible) : mais je l'espère pour un avenir qui n'est pas très éloigné. Des études comme celle qu'on va lire y coopéreront utilement. M. Gorce ne nous dit-il pas lui-même l'impression que firent jadis sur lui les exposés historiques de M. Albert Dufourcq? Ces éveils de vocation sont plus fréquents qu'on ne le soupçonne : de les provoquer, c'est l'honneur de l'Enseignement, et c'en est aussi la meilleure récompense.

P. de Labriolle.

PRÉAMBULE

Mes chers amis,

En nous voyant réunis des quatre coins de l'Université, autour d'un directeur si méritant[1], ma pensée se reporte au temps lointain — celui des origines de votre cercle — où M. A. Dufourcq, tout pénétré de ses études sur le *Passé chrétien,* nous entretenait, le dimanche, de Iahvé et des espérances d'Israël.

Ces rencontres hebdomadaires avec le docte historien de l'Église me reposaient de la vie terne et un peu terre à terre qu'il me fallait mener dans les salles de dissection et les laboratoires. J'ai rarement eu depuis, comme alors, la

1. M. l'abbé Martin, digne successeur du regretté M. l'abbé Bergereau.

sensation que le dimanche était le jour du Seigneur, c'est-à-dire le jour où l'on peut « vaquer à Dieu » entièrement. Je ressentais vraiment la joie dominicale et je me disais que, si le jour du Seigneur n'existait pas, il faudrait l'inventer.

M. Dufourcq avait certainement trouvé, sans le savoir, dans celui qui vous parle, un esprit tout disposé à s'intéresser à l'étude de l'antiquité chrétienne. J'étais né avec des goûts d'archéologue, mais je ne savais encore à quoi les utiliser. Je commençai à découvrir alors leur point d'application. Aussi, dès que la médecine eut cessé d'absorber tout mon temps et que je lui eus fait sa juste part, me tournai-je résolument vers les Écritures et vers les Pères.

* * *

Monsieur Hamon, mon distingué confrère de Port-Royal des Champs, doit éprouver une joie intense, du sein d'Abraham où il repose certainement, à savoir qu'un disciple d'Hippocrate vient vous entretenir, ce soir, des Pères de l'Église, de ses chers Pères de l'Église.

Vous allez dire peut-être que je vais chercher mes pareils bien loin dans le passé. Ne croyez pas cependant que ce souvenir rétrospectif m'empêche, le moins du monde, de rendre au corps médical du XX^e^ siècle le tribut d'hommages qu'il mérite. Je suis heureux, en particulier, de saluer dans cet auditoire le détachement de la Société Saint Luc, qui n'en est pas la partie la moins honorable.

Mais je suis obligé cependant de reconnaître que le mot malicieux de Pie VII, à propos de Laënnec et d'un groupe de médecins catholiques, qu'on lui présenta quelques jours après le couronnement de Napoléon, reste, hélas! toujours actuel : « *Medicus pius, res miranda*[1] *!* » Je traduis : « Quand un médecin est pieux, il faut s'en étonner. » Et je me permets d'ajouter : quand un médecin est, non seulement pieux, mais curieux des choses religieuses, oh! alors, il ne faut pas se contenter de s'étonner, il faut s'enthousiasmer;

1. Cité par le D^r^ P. Barbet, *Laënnec, médecin catholique* (1781-1826), dans les *Études*, t. 189^e^ [1926], p. 563.

et, quand il va jusqu'à lire les Pères, il faut tout simplement le vénérer.

N'allez pas prendre surtout ce tableau du médecin de mes rêves pour une apologie de ma pauvre personne. Je ne suis point venu ici pour plaider devant vous l'héroïcité de mes vertus, très problématiques, ou pour produire mes titres au rang de vénérable. Je suis venu, tout simplement, vous parler des Pères et je m'enfonce résolument dans mon sujet.

I^re^ PARTIE

L'expression : Pères de l'Église

Ire PARTIE

L'expression : Pères de l'Église

Arrêtons-nous d'abord quelque peu, si vous le voulez bien, sur cette expression : Pères de l'Église. Elle a son origine dans le nom de père : πατὴρ, en grec, *papa*, en latin, qui sert, dès le IIe siècle, à désigner les évêques.

Ce mot « père », appliqué aux évêques, se rencontre pour la première fois dans le *Martyrium Polycarpi*, où saint Polycarpe de Smyrne est désigné du nom de « père des chrétiens : ὁ πατὴρ τῶν χριστιανῶν[1] ».

Depuis cette époque, l'appellation est courante dans ce sens. Elle entre définitivement dans le vocabulaire ecclésiastique. Des lettres arrivent de

1. *Martyrium Polycarpi*, XII, 2.

Rome à saint Cyprien de Carthage avec la salulation suivante : *Cypriano papae*, ou encore *papati*[1]. Au IV[e] siècle, saint Jérôme écrit au pape Augustin, « *papae Augustino*[2] », au pape Théophile d'Alexandrie, « *papae Theophilo*[3] ».

Peu à peu, une sorte de glissement de sens se produisit à propos du mot « père ». L'élite des premiers écrivains ecclésiastiques était composée d'évêques en presque totalité ; mais, avec le temps, d'autres vinrent s'y adjoindre qui ne faisaient pas partie du corps épiscopal. Il arriva ainsi que le nom de « père », tout d'abord réservé à l'évêque, finit par s'appliquer à quiconque avait rendu, par ses écrits, un témoignage sûr de la foi de l'Église.

L'entorse faite à ce mot est déjà sensible au V[e] siècle. Nous voyons saint Augustin s'attacher à démontrer à un de ses adversaires, Julien d'E-

1. Dans la correspondance de S. Cyprien, *Ep.*, 30, 31, 36.
2. Jérôme, *Ep.*, 102, 103, 105, 112, 115, 134.
3. Id., *Ep.*, 63, 86, 88, 99, 114. Voir, dans P. Batiffol, *L'Église naissante*, p. 348, la note 2 relative au mot « *papa* ». De même P. de Labriolle, *Une esquisse du mot « papa »*, dans le *Bull. d'anc. litt. et d'arch. chr.*, t. I [1911], p. 215 et ss.

clanum, que saint Jérôme, bien que n'ayant pas rang d'évêque, n'en doit pas moins être considéré comme un interprète authentique de la foi chrétienne[1].

L'élargissement de l'expression paraît même tout à fait admis. Vincent de Lérins, dans son *Commonitorium*, entend par Pères « ceux qui, écrit-il, ont vécu, ont enseigné et sont restés dans la foi et la communion catholiques, saintement, sagement, constamment, et qui ont mérité ou de mourir fidèlement dans le Christ ou d'être tués heureusement pour lui[2] ».

Telle est, brièvement résumée, l'histoire de l'expression : Pères de l'Église.

* * *

Je m'empresse de vous dire qu'elle n'est pas seule à désigner les représentants vénérables de la tradition catholique.

Saint Jérôme qui, le premier, dans son *De*

1. Augustin, *Contra Julianum*, I, 34 ; II, 33, 36.
2. Vincent de Lérins, *Commonitorium primum*, cap. 28.

viris illustribus, a dressé un inventaire de leurs noms et de leurs œuvres, parle des « *ecclesiastici scriptores*[1] », ailleurs des « *veteres*[2] », les « vétérans » de l'Église, des « *majores*[3] », les « grands ancêtres », selon une expression qui a fait fortune depuis en dehors de la sphère ecclésiastique.

Saint Augustin considère ces hommes illustres comme les « pierres précieuses : *lapides pretiosi*[4] » du riche écrin que possède l'Église.

C'est vous dire le prestige dont ils jouissaient déjà aux IV^e^ et V^e^ siècles.

Les grands conciles de l'époque rendent hommage à leur autorité doctrinale.

A Éphèse, on donne lecture, dans la première session du concile, de passages « des très saints et très sacrés pères et évêques, comme aussi de plusieurs martyrs[5] ». Nestorius lui-même, dans la réponse justificative qu'il avait envoyée à Cyrille

1. Jérôme, *De viris illustribus*, Prol.
2. Id., *Comm. in Evang. Matt.*, Prol.; *Ep.*, XXVII, 1.
3. Id., *Ep.*, XLIX, 15; CXXX, 17; *Comm. in Eccles.*, cap. XII; *Dial. adv. Lucif.*, 27.
4. Augustin, *Sermo* XXXVII, 3.
5. Mansi, *Sacr. conc.*, t. IV, c. 1184; voir aussi c. 572; 1127 et ss.

d'Alexandrie, à la suite de sa seconde lettre, n'avait-il pas écrit, en mode de conclusion : « Voilà les traditions des saints Pères[1] »?

A Chalcédoine, les Pères du concile saluent la lettre de saint Léon à Flavien de Constantinople de cette acclamation caractéristique : « Telle est la foi des Pères, telle est la foi des Apôtres[2]! » C'est en suivant les traces des saints Pères qu'ils élaborent leurs définitions[3]. Enfin, ils déclarent hérétique et anathème quiconque pense autrement que les Pères[4]. C'est donc que l'on n'était considéré comme orthodoxe qu'à la condition de s'en tenir strictement à leur doctrine.

*
* *

Mais, me direz-vous, qui désigne-t-on, en fait, par cette expression : Pères de l'Église? Qui est considéré comme tel?

Eh bien, pratiquement, l'expression s'étendit

1. Dans la correspondance de S. Cyrille, *Ep.*, V; *P. G.*, LXXVII, 56, BC.
2. Mansi, t. VI, c. 972.
3. Id., t. VII, c. 101; 117.
4. Id., t. VII, c. 101.

d'abord indistinctement à l'ensemble des écrivains chrétiens de l'antiquité, qui s'étaient signalés par l'éclat de leur doctrine, à ceux même dont l'orthodoxie avait laissé à désirer, comme Origène et Tertullien. Bien entendu, ces derniers n'inspirèrent pas la même confiance que les autres, mais l'étude de leurs œuvres n'en fut pas moins considérée comme utile à titre documentaire.

Les théologiens modernes se sont montrés plus exigeants ; ils ont restreint l'acception du mot « Père » à ceux des écrivains ecclésiastiques qui réunissaient les conditions suivantes : doctrine éminente et orthodoxe, sainteté de vie, antiquité, — certains considèrent l'époque des Pères comme définitivement close aux VII[e] et VIII[e] siècles, d'autres la prolongent jusqu'au XII[e] et la ferment sur saint Bernard, — enfin, approbation explicite ou implicite de l'Église[1].

* * *

Je ne dois pas vous laisser ignorer non plus

1. Ad. Tanquerey, *Synopsis theologiae dogmaticae fundamentalis*, vol. I, p. 645-646.

que, parmi les Pères, certains ont rang de docteurs, en raison de la science éminente qui les distingue. Parmi eux, il en est huit que les siècles chrétiens ont mis sur un rang tout à fait à part. Quatre dans l'Église d'Occident : saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire le Grand. Quatre également dans l'Église d'Orient : saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome. D'autres sont venus s'y adjoindre depuis. Citons, parmi eux, saint Hilaire de Poitiers, saint Léon le Grand, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Cyrille de Jérusalem, saint Pierre Chrysologue, saint Jean Damascène, saint Isidore d'Espagne, Bède le Vénérable, saint Bernard, saint Pierre Damien, saint Anselme de Cantorbéry, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori [1].

Père ne signifie donc pas nécessairement Docteur. Ainsi, pour être Docteur de l'Église, l'antiquité n'est pas requise. De plus, alors qu'une

1. Ad. Tanquerey, *Synopsis theologiae*, vol. I, p. 646-647.

science remarquable et sûre est jugée suffisante pour le titre de « Père », il faut une science qui brille d'un éclat tout à fait exceptionnel pour celui de « Docteur ». Enfin, le titre de Docteur réclame une approbation plus solennelle de l'Église[1].

*
* *

J'en aurai fini avec ces détails de vocabulaire et ces préliminaires un peu fastidieux quand je vous aurai donné une idée d'ensemble de ce que l'on nomme la patrologie, c'est-à-dire de l'histoire de la vie, des œuvres, de l'activité des Pères de l'Église, à distinguer de la patristique, c'est-à-dire de l'histoire de leurs doctrines, que, pratiquement, l'on confond souvent d'ailleurs l'une avec l'autre.

On a coutume de diviser la patrologie en trois grandes périodes. La première va du I^er^ siècle au commencement du IV^e^. Elle comprend :

— les Pères apostoliques, ainsi nommés parce

1. Cf. E. Valton, art. *Docteur de l'Église*, dans le *Dict. de théol. cath.*, t. IV, c. 1509-1510.

qu' « après avoir été disciples des apôtres ou du moins leurs contemporains, ils leur ont succédé immédiatement dans le ministère de la parole et dans le gouvernement des églises[1] ». Ce sont : saint Clément, saint Ignace et saint Polycarpe.

— les apologistes du IIe siècle : saint Justin, Tatien, Athénagore, Théophile d'Antioche, Minucius Félix.

— les écrivains du IIIe siècle. En Orient : saint Clément d'Alexandrie et Origène. En Occident : Tertullien et saint Cyprien.

La seconde période va du concile de Nicée [313] à saint Léon le Grand [461]. C'est le bel âge, l'âge d'or patristique, l'équivalent, pour la littérature chrétienne, de ce que fut jadis, pour la littérature profane, le siècle de Périclès ou le siècle d'Auguste. La paix de l'Église permet maintenant aux écrivains chrétiens de révéler leur génie, de même qu'autrefois l'organisation géniale de la Grèce sous Périclès, la « *pax romana* » à l'époque d'Auguste, avaient permis

1. Freppel, *Les Pères apostoliques*, Paris, A. Bray, 2e éd., 1859, p. 5.

aux écrivains profanes de donner toute leur mesure.

Pratiquement, quand on parle des Pères, c'est à ceux de cette période que l'on pense instinctivement. Il est à peine besoin que je les énumère; leurs noms sont dans toutes les mémoires. En Occident, c'est saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin. En Orient, c'est saint Athanase, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Basile, les deux Grégoire, saint Cyrille de Jérusalem, saint Épiphane, saint Jean Chrysostome, les uns et les autres groupant, autour de leur haute personnalité, une pléiade d'écrivains de moindre importance, sans doute, mais intéressants à connaître cependant.

La dernière période de l'âge patristique va de saint Léon à 750. C'est une période de décadence. C'est à peine si quelques noms émergent du sein de l'universelle médiocrité : celui de saint Jean Damascène pour la théologie, de saint Césaire d'Arles pour la prédication, de saint Jean Climaque, surtout de saint Grégoire le Grand pour la mystique, de Boèce, de Cassiodore et de

saint Isidore de Séville pour l'érudition ecclésiastique.

Vous voilà maintenant en possession des notions élémentaires de patrologie[1]. Reste à ouvrir les manuels pour les compléter et vous initier.

1. On consultera avec profit, sur ces généralités concernant les Pères, O. Bardenhewer, *Les Pères de l'Église*, trad. Godet et Verschaffel, Paris, 1898, t. I, p. 1 et ss.

II^e PARTIE

L'initiation

II^e^ PARTIE

L'initiation

En patrologie, comme en toute science, les manuels ne manquent pas. Encore faut-il faire choix de celui qui vous rendra le plus de services. Chacun d'eux a son mérite et son génie propre, si je puis m'exprimer ainsi. A vous d'adopter tel ou tel selon vos goûts, c'est-à-dire selon le but que vous vous proposerez en étudiant les Pères.

I

Je regrette d'avoir à commencer cette nomenclature en demandant à votre amour-propre national de se contenir un moment, sauf à prendre sa revanche tout à l'heure quand je vous

parlerai des travaux patristiques du grand siècle.

Pour l'instant, je dois arrêter votre attention sur deux ouvrages allemands de premier ordre, qui constituent l'inventaire d'ensemble, le plus complet que nous possédions, de l'ancienne littérature chrétienne.

En 1893 en effet, et dans les années qui suivirent, M. Adolf Harnack, le coryphée du protestantisme libéral, qui a usé noblement et avec une compétence universellement reconnue, sa longue vie sur les textes du *Nouveau Testament* et sur les textes des Pères, publia, à Leipzig, sa *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius* (2 parties en trois volumes). La période étudiée embrasse, par conséquent, la littérature néo-testamentaire et celle qui l'a suivie jusqu'à Eusèbe.

C'est une œuvre magistrale, un des chefs-d'œuvre de l'érudition moderne. Si les points de vue et le côté systématique sont toujours à contrôler et à n'adopter qu'avec prudence, la science des faits et des textes demeure, elle, à l'abri de tout conteste et peut être acceptée d'emblée.

L'inventaire scrupuleux dressé par Harnack

des formes diverses qu'a revêtues la pensée chrétienne, au cours des trois premiers siècles, permet de se rendre compte du « pullulement d'idées, de polémiques, de spéculations de tout genre, qui se manifesta, au lendemain même de la diffusion des écrits canoniques du Nouveau Testament, dans les Églises naissantes[1] ».

*
* *

Presque en même temps que ce livre de Harnack, c'est-à-dire en 1894, paraissait une *Patrologie*, en un volume, du Dr [depuis Mgr] Otto Bardenhewer, professeur de théologie à l'Université de Munich.

Que ceux d'entre vous qui ignorent l'allemand se rassurent. Il a été donné, en 1898, par les PP. Godet et Verschaffel, de l'Oratoire, une traduction française de cet ouvrage, rééditée en 1905. En 1902, O. Bardenhewer développait sa *Patrologie* dans une grande histoire, qu'il inti-

1. P. de Labriolle, *L'époque patristique,* dans *Ecclesia,* Paris, Bloud, 1927, p. 555.

tulait : *Geschichte der altkirchlichen Literatur*. C'est un monument considérable, qui fait vraiment honneur à la science allemande.

La *Geschichte* de Bardenhewer est conçue dans un sens catholique ; le cadre en est tout à fait traditionnel.

J'ajoute qu'elle est indispensable à consulter pour quiconque veut faire un travail personnel sur quelque point que ce soit de la patrologie. Car, vous venez de le voir, elle dépasse de beaucoup en ampleur celle de Harnack. C'est une base nécessaire.

Vous aurez une idée du soin scrupuleux qu'apporte l'auteur à mettre son ouvrage au courant des derniers travaux, lorsque je vous aurai dit que le tome troisième, paru en 1912, comprend 655 pages, qui correspondent à 240 pages environ de la *Patrologie* publiée en 3e édition en 1910. 415 pages de plus, par conséquent, et qui, je m'empresse de le remarquer, sont plutôt à peser qu'à compter : *non numerantur, sed ponderantur!*

Il n'y a dans cet ajout, je vous prie de le croire, aucune bavure. C'est de la riche substance,

qui est venue s'incorporer à l'organisme déjà existant.

Malheureusement l'ouvrage est un peu massif dans sa composition et promet plus de ressources à l'érudit que de joies au littérateur. « On serait déçu, si l'on s'attendait à trouver dans l'exposé de Bardenhewer un style nuancé et divers, ces ruses de diction par où la critique française s'efforce de serrer de plus près le mystère de chaque individualité littéraire. Le vocabulaire est monotone, stéréotypé, figé en formules. Mais à défaut *de génie* (qui donc, au surplus, peut se flatter d'avoir du génie?), une *longue patience* a accumulé dans ces pages massives une quantité énorme de renseignements choisis avec discernement et classés avec méthode. L'information de l'auteur est incomparable, et il faudrait être le plus insouciant des *chronophages* pour se priver des services quotidiens qu'un tel guide peut rendre[1]. »

1. P. de Labriolle, *Notices bibliographiques*, dans le *Bull. d'anc. litt. et d'arch. chr.*, t. III [1913], p. 77.

*
* *

Peu de temps après la *Patrologie* de Bardenhewer, en 1897, M. [depuis Mgr] P. Batiffol donnait à la France, dans la *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*[1], un manuel de *Littérature grecque*, premier numéro d'un groupe consacré aux anciennes littératures chrétiennes.

L'auteur a eu des visées plus modestes que Bardenhewer. Il a éliminé de parti-pris, explique-t-il dans l'avant-propos de son livre, tout ce qui est psychologie des auteurs, philologie, histoire des doctrines, pour s'attacher « à classer, à dater, à caractériser les pièces de cinq siècles de littérature ecclésiastique[2] ». Il s'agit, en somme, moins d'une histoire de la littérature grecque chrétienne, à proprement parler, que d'une introduction, d'un précis.

Je suis certain que l'exactitude et la sobre

1. Chez Lecoffre.
2. P. Batiffol, *Anciennes littératures chrétiennes*, I, *La littérature grecque*, Avant-propos, p. XIV.

élégance de l'auteur ne manqueront pas de vous séduire. Ce travail demeure d'autant plus précieux que nous n'avons encore en France, à ma connaissance, aucun manuel vraiment exhaustif de littérature grecque chrétienne.

*
* *

Il n'en est pas de même pour la littérature latine chrétienne. M. Tixeront, le regretté doyen de la Faculté de théologie de Lyon, a utilisé noblement ses loisirs de guerre en composant un *Précis de patrologie*[1], pour initier à l'étude des Pères non seulement les séminaristes et les prêtres, mais les laïcs — jeunes gens et jeunes filles — désireux de joindre à la connaissance des littératures profanes celle de la littérature chrétienne. Rien ici, par conséquent, d'un gros ouvrage d'érudition. C'est de la haute initiation.

Vous trouverez, dans ce *Précis*, les détails essentiels sur la vie et les œuvres des Pères, débarrassés des discussions critiques, que l'auteur

1. Paru chez Lecoffre, en 1918.

a jugées trop encombrantes et inutiles au but qu'il s'était proposé.

*
* *

En 1920, la Collection Guillaume Budé s'enrichissait d'un spécimen achevé de la culture française, je veux parler de l'*Histoire de la littérature latine chrétienne*[1], par M. P. de Labriolle, alors professeur de littérature latine à l'Université de Poitiers, aujourd'hui en Sorbonne.

L'ouvrage ne contient pas moins de 700 pages, ce qui vous donne une idée de son importance. Il s'étend des origines au seuil du moyen âge. Chaque chapitre est précédé d'une bibliographie concernant les écrivains dont il va être question. Ces bibliographies, fort intelligemment comprises, visent moins à être complètes qu'à signaler les travaux marquants. On y trouve, en plus, exprimés çà et là, des *desiderata* sur l'intérêt qu'il y aurait à défricher certaines terres vierges de la patrologie. Enfin la tradition manuscrite

1. Une 2e éd. a paru en 1924.

y est toujours l'objet d'une particulière attention.

Je ne saurais trop insister sur les qualités vraiment françaises de cet ouvrage. Cela nous change du Bardenhewer, qui n'est guère qu'un répertoire bibliographique.

Ici, au contraire, une science sûre et abondante se dissimule constamment sous des formes agréables. Ces qualités de présentation pourraient peut-être faire croire à une érudition facile. En réalité il est clair, pour qui sait lire, que chaque affirmation de l'auteur est le fruit de mûres réflexions. Il ne fait pas que transmettre; on sent qu'il a pris parti.

Ne vous laissez pas effrayer par les proportions imposantes de cette *Histoire*. Soit que vous vouliez vous livrer à des travaux personnels sur les Pères, soit que vous vouliez simplement les connaître, elle vous est également indispensable. Pour ma part, je ne la consulte jamais sans profit[1].

1. Depuis le moment où ces pages ont été rédigées, a paru chez Desclée un *Précis de patrologie*, par le R. P. F. Cayré, professeur de patrologie. Nous nous faisons un plaisir de le recommander, car il est de tout point remarquable. En

*
* *

J'en finis avec les manuels en vous signalant un délicieux petit opuscule de la Collection Payot, consacré tout récemment — en 1924 — par M. Paul Monceaux, à l'*Histoire de la littérature latine chrétienne*.

C'était, ni plus ni moins, un tour de force, de résumer en si peu de pages — pas même 200 — une période de six siècles. M. Monceaux a accompli ce tour de force avec la dextérité d'un érudit assez maître de sa matière pour en extraire la fine fleur. Vous devez posséder cet aide-mémoire, ce bréviaire de la patrologie.

plus de l'information positive, toujours très scrupuleusement au point, ce *Précis* donne une place à l'histoire des doctrines, jusque-là trop négligée, en particulier à la morale et à la spiritualité des Pères. Il vise avant tout — et de cela il faut féliciter l'auteur — à être autre chose qu'une sèche analyse de leurs œuvres, c'est-à-dire à les faire aimer et goûter, non seulement pour leur agrément littéraire, mais aussi pour leur contenu. D'ailleurs un ouvrage de l'auteur, *La contemplation augustinienne*, paru chez André Blot au même moment, est comme la preuve expérimentale du fait énoncé par le *Précis* : à savoir l'intérêt réel que peut offrir l'étude approfondie de la spiritualité des Pères.

*
* *

Voilà pour les manuels. Mais il y a aussi, sur les Pères et les questions connexes à la patrologie, d'excellents articles de dictionnaires, dans le *Dictionnaire de théologie* de Vacant-Mangenot, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* de Baudrillart. Il est regrettable seulement que le second de ces deux dictionnaires en soit encore aux premières lettres. L'Angleterre est, à ce point de vue, en avance sur nous avec le *Dictionary of christian biography*, de Smith et Wace, qui déjà fait date sans doute, puisqu'il a été publié au cours des années 1877-1887, mais qui n'en est pas moins toujours un précieux instrument de travail.

De son côté, l'Allemagne possède une puissante et riche encyclopédie religieuse, la *Realencyklopädie für protestantische Theologie*, de Herzog-Hauck[1]. Malgré l'esprit tendancieux du pro-

1. Trois éditions ont paru successivement : la première, en 21 volumes, de 1854 à 1866, à Halle, près d'Erlangen ; la deuxième, en 18 volumes, à Leipzig, par Herzog et Flitt,

testantisme libéral qui l'anime, elle fournit à l'historien de l'Église ancienne une mine abondante de renseignements.

Je me permets de vous signaler, dans le *Dictionnaire de théologie* de Vacant, l'article, devenu classique, du R. P. E. Portalié sur *saint Augustin*. Le savant professeur de l'Institut catholique de Toulouse a condensé là ce qui, développé, eût pu constituer la matière d'un gros volume. De même, l'article de M. P. Allard sur *saint Basile*. Dans le *Dictionnaire d'histoire* de Baudrillart, vous remarquerez tout spécialement l'article de M. P. de Labriolle sur *saint Ambroise*.

II

Une fois initiés par ces manuels, vous ferez bien — croyez-en ma modeste expérience — de n'aborder les textes eux-mêmes qu'après vous être mis en goût par des lectures préalables. A

1877-1888; la troisième, en 24 volumes, par Hauck, à Leipzig, en 1896-1913.

procéder autrement, à vouloir pénétrer d'emblée dans l'intimité des Pères, vous risqueriez de vous perdre dans les denses colonnes de la patrologie.

Dieu merci, il ne manque pas de bons guides pour vous fournir le fil conducteur grâce auquel vous ne courrez pas le danger de vous égarer dans ce labyrinthe, et, qui plus est, de guides aimables, tout à fait capables de donner aux débutants le désir de remonter aux sources.

A tout seigneur tout honneur. Il convient que je vous introduise d'abord près du prince des patrologistes, près de ce bon abbé Sébastien Le Nain de Tillemont (1637-1698), Monsieur de Tillemont, pour parler comme au XVII[e] siècle, qui passa sa vie à dépouiller, avec une tendre piété, les œuvres des Pères, et publia le résultat de ses recherches dans un ouvrage de longue haleine, sous le titre bien modeste et peu ambitieux de *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, parus successivement, à dater de 1693, en 16 volumes in-4°.

Ces pages, jaunies par le temps, n'ont point

vieilli pour l'érudit. Il s'en exhale toujours un parfum de chasteté, cette chasteté de l'histoire que Tillemont n'a jamais violée. On peut consulter les *Mémoires* sur n'importe quel point : on prendra rarement leur auteur en flagrant délit d'inexactitude. Il a le don des vues justes, des traductions correctes et précises, des affirmations prudentes, un inaltérable bon sens, enfin, toutes qualités éminentes dont le prix ne manquera pas d'apparaître à ceux qui, s'étant laissés prendre au piège de leur imagination, ont dû faire ensuite leur *mea culpa* sur les erreurs involontaires dont les plus chères de leurs œuvres sont parfois entachées : « C'est le mulet des Alpes, écrivait Gibbon de Tillemont; il pose le pied sûrement, et ne bronche point [1]. » Et Sainte-Beuve, qui a écrit sur lui, dans son *Port-Royal*, des pages exquises, de reprendre : « Moi aussi, puisqu'on a risqué des comparaisons sur Tille-

1. Cité par J. de Maistre, *De l'Église gallicane*, livre I, chap. v. Maistre, dans cet ouvrage, tout entier à la thèse qu'il veut défendre, fait preuve d'un parti pris regrettable contre les hommes de Port-Royal. Son jugement est vraiment trop peu nuancé.

mont, je dirai de lui et de sa lenteur, de sa sûreté critique, de son sillon en tous sens, dès l'aurore, dans le champ sacré, — je dirai sans offense : C'est le bœuf sage, le bœuf de saint Luc, le bœuf de la Crèche[1]. »

Si quelqu'un a pratiqué l'impassibilité de l'historien, c'est bien Tillemont. Il a possédé, à un degré peu commun, ce don d'abnégation de soi sans lequel il n'y a pas plus de véritable savant que de véritable saint.

Il a eu, en cela, d'autant plus de mérite qu'il vivait en un temps où la critique historique était loin d'être aussi rigoureuse qu'aujourd'hui. C'est un précurseur, et un précurseur de génie.

En plus, ce qui ne gâte rien, Tillemont est un modeste. Ses pages sont faites d'une mosaïque de citations, qu'il se garde bien de s'approprier indiscrètement, mais dont il a soin d'indiquer toujours scrupuleusement l'origine dans la marge. La mince coulée de ciment qui les unit, c'est-à-dire ses propres réflexions, empreintes, d'ordi-

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 7e éd., 1922, t. IV, p. 35.

naire, de benoîte ingénuité et d'onction, est rigoureusement contenue entre crochets. Ainsi le lecteur voit, d'un coup d'œil, ce qui est de Tillemont et ce qui est des autres.

Modestie louable certes et trop passée de mode, hélas! Il resterait assurément bien peu de résidu de certains ouvrages modernes, même réputés, si l'on voulait se donner la peine de faire le départ entre ce qui est, à proprement parler, de l'auteur, et ce qu'il a emprunté sans produire ses sources.

Sûreté et modestie : deux qualités maîtresses, qui font des *Mémoires* de Tillemont un trésor incomparable.

Je ne sais rien qui soit de nature à rendre modeste comme de feuilleter ces in-quarto volumineux. Tout y est fait pour exciter la jalousie : aussi bien l'ordonnance minutieuse de la typographie que le luxe de l'impression, témoignage d'une époque heureuse où les œuvres de l'esprit trouvaient, dans la faveur d'élites cultivées, leur légitime couronnement! Ce que je dis des travaux patristiques de Tillemont, je devrais le dire

de ceux de Mabillon[1], d'Ellies Dupin[2], de Fleury[3] et de Ceillier[4], ses contemporains.

Quand on songe à ces honnêtes travailleurs du XVII[e] siècle, on a l'impression très nette que, malgré notre bagage philologique, malgré nos connaissances archéologiques, qui nous confèrent sur eux une incontestable supériorité, nous ne sommes pourtant, à leur côté, que de pauvres pygmées. On a beau faire, il est encore nécessaire de les consulter et de les citer. Il est de bonne précaution de commencer par eux toute bibliographie sur l'un quelconque des points de la littérature chrétienne.

*
* *

Je serais incomplet et j'enlèverais à Tillemont une partie de son charme, le meilleur probable-

1. Mabillon a publié les *Vetera Analecta*, en 4 vol. in-8°, Paris, 1675-1685. — 2. De Dupin, on a une *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, en 47 vol. in-8°, Paris, 1686-1714, mise à l'index en 1757. — 3. C. Fleury est l'auteur d'une *Histoire ecclésiastique*, en 20 vol. in-4°, Paris, 1691-1723. — 4. Dom R. Ceillier à écrit l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, en 23 vol. in-4°, Paris, 1729-1763; réédition en 1858-1869.

ment, si je ne vous montrais en lui le modèle achevé de l'intellectuel chrétien.

Ne vous le représentez pas, je vous en prie, uniquement comme un dévoreur de livres, comme un rat de bibliothèque, tellement habitué à travailler dans l'ombre et à fuir le grand jour qu'il en perd le sens des réalités et ne sait plus trouver de charme à l'existence dès qu'il lève la tête par hasard de dessus ses papiers, comme une taupe qui ne sait que creuser obscurément son sillon sous terre.

Tillemont est tout le contraire de l'érudit énervé et fébrile. La vie intellectuelle est loin de l'absorber entièrement, quoi qu'il en paraisse. La preuve, c'est qu'il ne répugne nullement à s'aérer ; au contraire. Il fait d'ordinaire une promenade à pied durant la récréation de deux heures qui suit son dîner. C'est un repos bien gagné, je vous assure, ou plutôt c'est une mesure hygiénique indispensable.

Songez donc que, depuis quatre heures du matin en Carême, depuis quatre heures et demie en temps ordinaire, jusqu'à neuf heures et demie

du soir, l'infatigable critique demeure enfermé avec ses livres. Sévère, anémiante réclusion, en vérité! Aussi, sans ces instants de détente, Tillemont, tout mulet des Alpes qu'il était, se fût-il certainement couché harassé sur le flanc de la montagne abrupte dont il gravissait les pentes!

Parfois, même, il n'hésite pas à prendre allègrement le bâton de pèlerin, pour de lointaines excursions.

Il adore les enfants, sait leur parler, s'attarde volontiers avec eux quand il en rencontre, jouit de leur innocence et les catéchise. Son sens mystique délicat lui dicte des « pensées divines sur l'enfance [1] ».

Vous le voyez : Tillemont est tout l'opposé de l'érudit sans entrailles. Il porte même en lui une âme exigeante et scrupuleuse, dont il suffit à peine à calmer les angoisses.

Le croiriez-vous? Il feuillette les Pères avec crainte et tremblement. Sait-il bien si l'étude ne

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. IV, p. 25. Dans le portrait de Tillemont, que je viens de tracer, je ne fais que suivre Sainte-Beuve, *ibid.*, p. 20 et ss.

se tournera pas, pour lui, en vaine curiosité? Sans doute il travaille sur les saints, sur l'histoire de l'Église, sur sa discipline. Mais que sort-il de tout cela, se demande-t-il craintif, « si l'on s'arrête à cette connaissance sans passer au fruit qu'on en doit tirer pour régler sa vie »?

La « *libido sciendi* » ne sera-t-elle pas son péché mignon, plus noble sans doute, mais aussi redoutable cependant que la « *libido* » tout court? Ne sera-t-elle pas pour lui le principal obstacle aux visites divines?

Et voilà cet excellent Monsieur de Tillemont au rouet. Le voilà tournant et retournant, comme un écureuil inquiet, dans la cage dorée d'où il voudrait sortir, mais où son directeur le maintient captif malgré lui [1].

Heureuse réclusion qui a profité à l'histoire! Heureuse réclusion pour Monsieur de Tillemont lui-même, ajouterais-je, car, si le démon du découragement s'insinuait parfois dans sa cellule,

1. Sur l'état d'âme inquiet de Tillemont et les anxiétés que lui causaient ses études, lire les fines analyses de H. Bremond, *Hist. litt. du sentiment religieux,* Paris, Bloud, 1920, t. IV, p. 266-268.

je dois dire que la prière l'en chassait aussitôt ! le pieux ermite trouvant dans la récitation des *Heures*, qu'il accomplissait avec une ponctualité édifiante, un heureux « divertissement », au sens pascalien du mot, c'est-à-dire l'oubli de ce moi qui lui causait les pires tortures. L'*Office* divin rythmait la vie d'études et arrosait, en le fécondant, le labeur ardu de cet austère travailleur. Oui, heureux scrupule qui nous a valu, au lieu d'un érudit parcheminé et flétri, un érudit à l'âme sainte et au cœur d'or, un érudit tout à fait au diapason des grands hommes dont il écrivait les *Mémoires* ! Heureux scrupule, qui nous a valu, sur l'antiquité chrétienne, des pages toutes ruisselantes d'onction !

* * *

Cet hommage légitime une fois rendu à Tillemont et à nos savants ancêtres du grand siècle, passons aux plus modernes.

Pour ce qui est des *Pères apostoliques* et de la littérature chrétienne des trois premiers siècles, je n'hésite pas à vous recommander — bien

qu'il soit peut-être un peu vieilli — le *Cours d'éloquence sacrée* professé par l'abbé [depuis Mgr] Freppel à la Faculté de théologie de Paris, à partir de 1857. Ce cours ne forme pas moins de huit volumes. On vit paraître successivement : *Les Pères apostoliques et leur époque* — 1859; *Les Apologistes chrétiens au second siècle* — 1860, en deux volumes; *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule* — 1861; *Tertullien* — 1864, en deux volumes; *Clément d'Alexandrie* — 1865; *Saint Cyprien et l'Église d'Afrique au IIIe siècle* — 1865; *Origène* — 1868, en deux volumes.

La lecture de ces leçons est agréable et facile, l'auteur ayant tenu à les laisser telles qu'elles furent prononcées et recueillies, sauf à corriger, cela va sans dire, ce que la parole publique peut avoir de trop défectueux dans la pensée ou dans son expression [1].

Vous avez encore, pour l'Afrique chrétienne, un ouvrage hors pair et tout moderne, celui-là, dans l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*,

1. Freppel l'explique dans sa *Préface* aux *Pères apostoliques*, p. 3.

dont M. Paul Monceaux a commencé la publication en 1901 [1].

*
* *

Quand on veut posséder une idée d'ensemble de la belle époque patristique qui a suivi la paix de l'Église, il est indispensable de lire un ouvrage toujours classique, celui de M. le duc A. de Broglie, intitulé : *L'Église et l'Empire romain au IV^e^ siècle*, en six volumes, parus au cours des années 1856-1866. C'est un travail de premier ordre. Érudition solide, hauteur de vues, tableaux vivants et colorés : il y a tout cela dans ces excellentes pages où l'auteur s'est attaché à « mettre en regard, dans leur suite parallèle, la dissolution de l'Empire et la croissance de l'Église, le déchirement de l'unité matérielle du monde et la formation contemporaine de son unité morale [2] ».

Au surplus, cet ouvrage est pour nous, laïcs,

1. Chez Leroux.
2. A. de Broglie, *L'Église et l'Empire romain*, Paris, Didier, 3^e^ éd., 1860, t. I, p. 3.

une sorte de bien de famille, car il a été écrit par un homme du monde de trente-cinq ans et en un temps où l'on aurait pu croire un tel sujet réservé aux ecclésiastiques et aux religieux. Qui sait? peut-être trouverez-vous, à le lire, un encouragement à suivre de si nobles traces.

*
* *

L'étude de ce duel entre l'Empire romain agonisant et le christianisme vainqueur devait nécessairement tenter l'artiste historien qu'était Amédée Thierry. Il fit en effet une large place, dans ses *Récits de l'histoire romaine au V^e^ siècle*, aux luttes religieuses. Il groupa autour de deux noms illustres : celui de saint Jérôme et celui de saint Jean Chrysostome, d'une part, l'étude de la société chrétienne en Occident, de l'autre, celle de la société chrétienne en Orient. De même, autour des noms de Nestorius et d'Eutychès, l'histoire des grandes hérésies du V^e^ siècle.

Je sais bien que certains érudits tiennent l'œuvre de Thierry en suspicion. J'avoue ne pas partager entièrement leur façon de voir. Les quel-

ques erreurs de détail, que l'on rencontre de-ci de-là, n'entachent pas, à mon sens, l'ensemble du récit tout débordant de vie.

Les études de cet érudit-animateur ressuscitent vraiment sous nos yeux, de la manière la plus attrayante, la société chrétienne des IV^e^ et V^e^ siècles. A la différence de tant d'autres, qui ne sont guère faites que de notes mal cousues, celles-ci, du moins, ont le mérite d'avoir été écrite « non seulement avec la curiosité patiente de l'érudit, mais avec l'amour de l'historien [1] ».

Je n'hésite pas à faire ici une place, parmi ces ouvrages d'initiation, aux *Historical Sketches* de John-Henry Newman [depuis le Cardinal].

Historical Sketches [2], cela peut se traduire en français : *Esquisses ou ébauches historiques.*

Ils se composent de trois volumes. Le premier contient, entre autres choses, sous le titre général de *Primitive christianity*, une étude parue dans le *British Magazine* de 1833 à 1836. Que nous apprennent, sur le christianisme primitif, saint

1. Am. Thierry, préface à *Saint Jérôme*, p. v.
2. Chez Longmans, Green, Londres, 3 volumes.

Ambroise, saint Vincent de Lérins, Apollinaire, Jovinien et ses compagnons, les canons apostoliques enfin ?

Voilà ce que Newman examine en autant de chapitres.

Mais c'est dans le second volume que se trouvent ses études patristiques les plus importantes. Ce sont encore des séries d'articles groupés sous des rubriques différentes. Les premiers, parus dans la *British Critic* à partir de 1833, y figurent sous la rubrique : *The Church of the Fathers* [1]. Ils traitent de certains aspects de la vie de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Antoine, de saint Augustin, de la vierge romaine Démétriade, de saint Martin de Tours. Les seconds, parus dans le *Rambler* de 1859-1860, sont intitulés : *The last years of st. Chrysostome*. Puis viennent les *Trials of Theodoret*, *The mission of st. Benedict*, extrait de l'*Atlantis* de janvier 1858; *The benedictine schools*, extrait du même *Atlantis* de janvier 1859.

La note caractéristique de ces diverses études

1. Vol. I, p. 333 et ss.

de Newman sur les Pères, — les unes antérieures, les autres postérieures à sa conversion au catholicisme, — c'est qu'elles ont été écrites *con amore*, par quelqu'un qui était avant tout curieux de connaître leur intérieur, leur vie réelle, le secret de leur vie d'homme.

Ce sont de merveilleuses pages, en vérité, que celles que Newman a consacrées à ces personnages illustres de l'Église! On se prend à regretter, en les lisant, qu'il n'ait donné que quelques chapitres de l'ouvrage qu'il rêvait d'écrire sur les *Saints d'autrefois*. Cette œuvre, même ainsi réduite à des fragments, montre en tout cas le parti intéressant qu'il y aurait à tirer de la biographie psychologique, comprise à la façon de Newman, pour étudier les Pères et les faire revivre. Pénétrez-vous des *Historical Sketches*. Vous avez tout à y gagner [1]. Ils vous apprendront à ausculter ce cœur de chair qui n'a jamais cessé de battre dans l'âme des saints, contrairement à

1. Une traduction française partielle en a été donnée chez Bloud en 1908, par Madame L. B., précédée d'une introduction magistrale par l'abbé H. Bremond.

ce que laisseraient croire parfois de maladroits biographes ; ils vous donneront, j'en suis sûr, cette nostalgie de l'Église du passé que Newman éprouvait si fort.

Que le titre modeste d'*Essais* ne vous rende pas dédaigneux. Des essais, pour un maître comme Newman, n'ont rien, croyez-le, d'un travail d'atelier. Ce sont de véritables monographies achevées où le fin psychologue, pour qui le suprême plaisir consiste à pénétrer dans les arcanes de la vie intérieure des personnages qu'il étudie, se montre peut-être plus lui-même que partout ailleurs : « Bien mieux que dans ses œuvres les plus retentissantes, écrit un newmanien fanatique, nous trouvons là le véritable Newman, dans la joie d'un travail qu'il aime et auquel il sait qu'il peut s'adonner sans scrupule, dans l'épanouissement de ses dons [1]. » Oui, prenez en mains cet aimable recueil, et vous en rapporterez une radieuse vision de l'époque des Pères. Que ce soit là votre livre de chevet.

1. H. Bremond, *Newman*, essai de biographie psychologique, Paris, Bloud, 1906, 2e éd., p. 135.

* * *

Comme ouvrage d'ensemble embrassant la double période patristique dont je viens de vous parler, vous avez l'*Histoire ancienne de l'Église* de Mgr L. Duchesne[1]. Vous ferez bien de demander la permission de l'*Index* et de la lire. Vous y trouverez un exposé sobre et personnel, d'une délicieuse simplicité, frais comme tout ce qui sort directement des sources, parfois un peu mordant et relevé çà et là d'un grain d'ironie. N'y cherchez pas l'onction ; vous seriez déçus. Elle n'y est nulle part, à moins — et c'est ce que je crois — qu'elle ne se dissimule derrière les claires affirmations de l'historien. En tout cas, il n'en paraît rien dans le cours du récit. Étant donné la gravité du sujet, c'est évidemment regrettable. Autant le style oratoire de l'abbé J. E. Darras, dans son *Histoire générale de l'Église*[2], qui « compte quarante-quatre volumes, écrit un

1. Chez Fontemoing, 1906-1910.
2. Continuée par J. Bareille et terminée par J. Fevre, Paris, 1862-1889.

critique malicieux [1], et pèse trente-sept kilogs », avait le don d'exaspérer, autant le style froid de Duchesne déconcerte parfois. Le regard, clairvoyant au plus haut point, du savant érudit, manque souvent de profondeur. On ne voit pas assez, en lisant son *Histoire ancienne de l'Église*, combien la vie des chrétiens, surtout pendant les trois premiers siècles, est toute pénétrée d'influences surnaturelles. L'empreinte divine, si profondément marquée dans les faits, est trop voilée dans son récit. Grave défaut pour un historien des *Origines chrétiennes* ! Pas une vibration à propos de saint Ignace d'Antioche. Rien de la majesté du martyre de saint Polycarpe, rien de l'ardeur héroïque de sainte Blandine ou du charme naïf de sainte Perpétue n'est passé dans les pages de cette histoire. « C'est un beau ciel d'hiver balayé par le vent d'est, clair, froid et vif », a justement écrit un spécialiste distingué [2].

1. Dom H. Leclercq, art. *Historiens du christianisme*, dans le *Dict. d'arch. chr. et de lit.*, t. VI, c. 2643.

2. J. Lebreton, *Monseigneur Duchesne, historien des origines chrétiennes*, dans les *Études*, t. 171e [1922], p. 398. Cette insensibilité n'implique nullement d'ailleurs que

En plus, Duchesne porte trop peu d'intérêt aux questions doctrinales et, quand on songe au souci qu'avaient les premiers chrétiens de la pureté de la foi, on s'en étonne ; « une semblable indifférence eût fait frémir d'indignation les anciens Pères[1] ».

*
* *

A côté de l'*Histoire ancienne* de Duchesne, mais dans un genre tout différent, l'*Histoire générale de l'Église*, de M. F. Mourret, professeur d'Histoire au Séminaire de Saint-Sulpice, qui a commencé à paraître en 1914, vous offre deux gros volumes : l'un, sur les *Origines chrétiennes*, l'autre, sur les *Pères de l'Église*[2]. Ils forment un exposé clair et mis au point des travaux les plus récents.

Duchesne eût manqué d'onction s'il se fût exercé sur des matières de spiritualité proprement dites. Il y a quelques années, on n'a pas été peu surpris de voir sortir de la plume d'un jeune érudit, qui devait occuper sa vie à des questions de critique pure, un petit livre savoureux au plus haut point sur l'*Idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours* [Dom G. Morin]. —

1. Id., *ibid.*
2. Chez Bloud.

Vous connaissez assez parfaits les travaux bibliographiques importants qui figurent en tête de chacun des deux volumes.

Je n'aurai garde d'oublier ici l'accueil très chaleureux de M. A. Dieterich : « Ce magnifique ouvrage est né, explique dans sa Préface l'éminent professeur de la Faculté des Lettres de Bordeaux, de cette double conviction, que la fin de l'Histoire est « la reconstitution d'une conscience comparée à l'humanité » et que la christianisme est « la forme de cette conscience universelle[1] ».

M. Dieterich a estimé justement qu'une étude du Passé chrétien s'imposait pour atteindre cette compréhension finale. Elle permettrait, en effet, de comprendre le présent où l'emporte de l'égoïsme[2].

Ce volume sur le passé chrétien, nous l'éditerons le 1er juin prochain[3]. Au moins pour la période patristique, qui embrasse quatre volumes, du IIe au Ve. M. Dieterich est un guide excellent

1. Les premières années ont paru chez Rieder ; les trois autres chez Picard.
2. A. Dieterich, Chronik des Christentums, Verlag Rieder, 1re éd., 1906, 2e édition, p. III.
3. Id., Ibid., p. IX.

à tous égards. En lui — chose rare — l'érudit et le penseur coexistent sans se gêner.

L'érudit se reconnaît aux notes et aux bibliographies aussi intelligemment établies qu'abondantes, si abondantes même qu'elles obligent parfois le texte principal à reculer devant elles, ce dont ne sauraient se plaindre ceux qui cherchent un point de départ pour de nouveaux travaux ou même qui veulent simplement se donner la satisfaction d'être au courant.

Le penseur s'affirme dans le soin qu'apporte l'auteur, non seulement à décrire les événements d'ordre extérieur, mais à marquer, pour chaque époque, le développement parallèle de la vie et des idées chrétiennes. Il est désagréable de se mettre en scène. Laissez-moi cependant vous dire que l'*Avenir du christianisme* m'a fourni autrefois les rames et les voiles dont j'avais besoin pour prendre mon essor sur l'océan immense de l'Église ancienne.

* * *

J'en aurai fini avec mon trop long inventaire

quand je vous aurai signalé trois collections précieuses en raison des ouvrages qui s'y trouvent publiés sur les Pères.

Je veux parler d'abord de la collection *Les Saints* [1], dont le regretté M. H. Joly avait pris la direction. Elle est destinée à rajeunir l'hagiographie. Elle a publié plusieurs biographies des Pères de l'Église.

Des biographies des Pères grecs : un *Saint Irénée*, de M. A. Dufourcq, un *Saint Justin*, du R. P. F. Lagrange, un *Saint Athanase*, de M. G. Bardy, un *Saint Jean Chrysostome*, de M. A. Puech, qui a toute la fraîcheur des sources mêmes qui l'inspirèrent; un *Saint Basile*, plein de vie, de M. P. Allard.

Des biographies des Pères latins : un *Saint Cyprien*, de M. P. Monceaux, un *Saint Ambroise*, de M. le duc A. de Broglie; un *Saint Jérôme*, terne et peu réussi, du R. P. Largent; un *Saint Paulin de Nole*, de M. A. Baudrillart, où l'on retrouve consciencieusement décrite la physio-

1. Chez Lecoffre.

nomie de l'aimable saint; un *Saint Augustin*, de M. Ad. Hatzfeld.

Laissez-moi vous conseiller en passant, bien qu'elle ne soit pas une biographie patristique à proprement parler, la *Sainte Mélanie* de M. G. Goyau. C'est une perle dont le charme fascinateur est toujours nouveau pour moi.

La collection *La Pensée chrétienne* [1] vous offrira mieux encore que des biographies : des textes commentés. Ces textes, qu'il fallait chercher jusque-là dans de peu maniables in-quarto, ont été mis à dessein à la portée de tous, de manière à permettre à ceux qui, trop occupés de besognes pratiques, n'ont pas le temps de se livrer à de patientes études, de les consulter quand même.

La *Pensée chrétienne* a donné de nombreux volumes relatifs aux Pères. Dans la série des Pères latins : un *Tertullien*, puis un *Saint Jérôme*, de M. J. Turmel, un *Saint Ambroise*, de M. P. de Labriolle, un *Saint Vincent de Lérins*, du même,

1. Chez Bloud.

en collaboration avec M. F. Brunetière, un *Saint Bernard*, de M. E. Vacandard. Dans la série des Pères grecs : un *Saint Justin*, de M. J. Rivière, un *Origène*, du R. P. F. Prat, un *Saint Athanase*, du R. P. F. Cavallera.

Malheureusement, les temps barbares ont tué dans sa fleur cette collection chargée de promesses.

Puisque nous en sommes aux textes commentés, laissez-moi vous dire en deux mots tout l'intérêt que présente le petit volume : *Pour qu'on lise les Pères* [1], sorti de la plume d'un érudit humaniste bien connu, dont je m'honore d'être l'ami, M. l'abbé R. Aigrain, de Poitiers [2]. Il le donne comme la réplique à la publication d'Émile Faguet : *En lisant les beaux vieux livres*. La première partie concerne les Pères apostoliques. Mais l'auteur ne prétend pas s'arrêter en si bon

1. Chez Bloud, en 1922.

2. Depuis le moment où cette conférence a été lue, M. l'abbé Aigrain a pris l'initiative et la direction d'une encyclopédie religieuse tout à fait remarquable, *Ecclesia*, parue chez Bloud en 1927, et où la littérature chrétienne a sa place (p. 555 et ss.).

chemin. Son ambition est d'aller jusqu'aux Pères post-nicéens. Nous souhaitons vivement de lui voir marquer bientôt une autre étape.

Enfin, — et c'est par là que je termine cette énumération, — la collection, nouvellement née, des *Moralistes chrétiens* [1], a consacré aux Pères plusieurs de ses volumes. Un *Saint Basile*, de M. J. Rivière, un *Saint Jean Chrysostome*, de M. Ph. Legrand, ont déjà vu le jour. Tout récemment ont paru, sous la signature des frères Bremond, *Les Pères du Désert*. Il y a longtemps que l'historien du sentiment religieux caressait avec envie, de son œil perspicace, « la charmante moisson [2] » que peut réserver à ceux qui aiment, comme lui, à étudier les saints par *le dedans*, le désert des anachorètes.

La moisson est faite maintenant et, s'il a laissé à des mains fraternelles le soin d'amasser les gerbes, il s'est réservé le plaisir de les lier dans une *Introduction* toute pleine de fine psychologie et d'humour.

1. Chez Lecoffre.

2. H. Bremond, *La littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui*, Paris, Bloud, 1909, p. 46.

*
* *

Bien entendu, en tout ceci, je ne fais que vous signaler les ouvrages essentiels, les ouvrages qui font époque, comme on dit. Je ne prétends point faire une bibliographie à proprement parler, mais simplement m'adresser à vous comme un aîné qui cherche à faire profiter des frères plus jeunes de son expérience et à leur éviter les tâtonnements par lesquels passe nécessairement un autodidacte. Même en me limitant à ces indications bibliographiques très générales, je dois me résigner à laisser systématiquement de côté bon nombre d'ouvrages essentiels. J'en passe forcément et des meilleurs. Mais le temps me presse.

J'ai hâte de vous voir aborder les textes patristiques. Vous êtes armés maintenant pour l'entrevue, pour le tête-à-tête. Vous avez bu le lait des enfants. Il convient que vous preniez la nourriture forte des adultes.

III[e] PARTIE

Le contact direct avec les textes

III[e] PARTIE

Le contact direct avec les textes

On a attendu longtemps avant de posséder une collection des Pères. Ce furent les humanistes du XVI[e] siècle qui en établirent les éditions *princeps*. Les Pères de l'Église bénéficièrent de leur passion pour l'antiquité.

Vous n'imaginez pas, par exemple, ce que nous devons au labeur érudit d'un Érasme. Cela tient du prodige. De 1520 jusqu'à sa mort, il ne cesse pas d'éditer les Pères. Les éditions succèdent aux éditions et à de brefs intervalles. En 1520, c'est *Saint Cyprien;* en 1522, *Saint Hilaire*, les *Commentaires* d'Arnobe sur les psaumes ; en 1525, la traduction de quelques *Traités de saint Jean Chrysostome*, avec le projet de faire connaître son œuvre entière.

En 1521, paraît *Saint Ambroise*; en 1528, *Saint Irénée*, en 1529 un traité de *Lactance*. Dans ces mêmes années, il revise, annote et publie saint Augustin. Déjà, en 1516, il avait commencé à publier les *Lettres* de saint Jérôme et quelques-uns de ses traités. Il y revint en 1521, puis, de 1524 à 1526, donna l'œuvre intégrale. En 1532, malade et infirme, il trouve néanmoins la force de publier son *Saint Basile*. Cinq ans plus tôt, il avait commencé à réunir des fragments d'Origène et il eut la joie de les voir imprimés avant sa mort[1].

Vous avez là, pris sur le vif, un exemple frappant des immenses services que les humanistes ont rendus à la patrologie, non seulement Érasme, mais les Estienne, les Froben et leurs émules.

Ces éditions reçurent, en leur temps, un accueil d'autant plus sympathique que beaucoup d'esprits cultivés, gagnés à la théologie nouvelle, se faisaient de bonne foi, dans l'étude des Pères,

1. Cf. P. Imbart de la Tour, *Les origines de la Réforme*, Paris, Hachette, 1914, t. III, p. 78-79.

une confirmation de l'idée fondamendale de la Réforme : à savoir que le christianisme primitif était allé toujours en s'altérant davantage.

Elles gardent encore aujourd'hui tout leur prix. Outre que certaines d'entre elles sont devenues très rares, elles « ont acquis, comme on l'a justement remarqué, la valeur des manuscrits qu'elles ont reproduits et qui, depuis, se sont perdus[1] ».

Vinrent ensuite les éditions des XVII[e] et XVIII[e] siècles par les bénédictins de Saint-Maur, les jésuites, les oratoriens, les dominicains. La plupart d'entre elles parurent à Paris et furent réimprimées à Venise. Malheureusement, elles étaient coûteuses et l'on ne pouvait guère les consulter que dans les bibliothèques publiques. En plus, le choix des Pères, que les bénédictins avaient édités, était très restreint, de sorte qu'il était absolument impossible de se procurer une collection complète de leurs œuvres[2].

1. J. Tixeront, *Précis de patrologie*, p. 7.
2. Cf. D[r] Alzog, *Patrologie*, dans la *Bibliothèque théologique du XIX[e] siècle*, trad. par l'abbé P. Belet, Paris, Palmé, 1877, t. I, p. 9.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

*
* *

La *Patrologie* de Migne a pratiquement remplacé les éditions bénédictines. L'abbé Migne était un auvergnat et vous allez voir, en effet, qu'il en avait la ténacité. Simple vicaire à Orléans, le voici qui, à la suite de dissentiments avec son évêque, part pour Paris peu après 1833. Ce n'est que là, vraiment, qu'il trouve sa voie.

Je n'ai à vous parler ici ni de sa carrière de journaliste, qui ne fut pas sans éclat, ni de la publication de ses *Encyclopédies*.

Le grand ouvrage qui doit nous occuper, ce sont ses deux *Patrologies*, publiées sous le titre générique suivant :

Patrologiae cursus completus seu bibliotheca universalis, integra, uniformis, commoda, oeconomica, omnium SS. Patrum, Doctorum Scriptorumque ecclesiasticorum sive latinorum sive graecorum, qui ab aevo apostolico ad aetatem Innocentii III (*ann. 1216*) *pro latinis et concilii Florentini* (*ann. 1439*) *pro graecis floruerunt* : Cours complet de patro-

logie ou bibliothèque universelle, complète, uniforme, commode, économique, de tous les saints Pères, Docteurs et Écrivains ecclésiastiques, latins ou grecs, qui ont existé depuis les temps apostoliques jusqu'à l'époque d'Innocent III (année 1216), pour les Latins, et jusqu'au concile de Florence (année 1439), pour les Grecs [1].

Quinze siècles de vie chrétienne dorment par conséquent dans ces volumes in-quarto ! C'est une œuvre gigantesque.

Le texte est disposé en colonnes : deux colonnes à la page. Pour la *Patrologie grecque* vous avez la traduction latine en regard.

* * *

Passant en revue la *Littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui*, l'abbé Bremond célébrait, en termes enthousiastes, l'œuvre de Migne : « Enfin, écrivait-il dans son style évocateur, Titan grandiose, Migne paraît sur le seuil de ses gigan-

1. Le R. P. F. Cavallera a publié, en 1912, un volume d'*Indices* pour la série grecque.

tesques forges, et tous les essais d'encyclopédie catholique disparaissent devant lui, comme des feuilles d'automne balayées par le mistral. Deux cent trente et un volumes de *Patrologie latine*, cent soixante et un de *Patrologie grecque*, cent soixante-huit volumes de dictionnaires, quatre-ving-dix-neuf volumes de sermonnaires français, — et quels volumes!... or et plomb, plâtre et granit; si jamais de nouveaux barbares nous envahissent, ils s'arrêteront avec terreur devant ces briques colossales et reconnaîtront dans cette masse fantastique la griffe des dieux infernaux [1]. » « En d'autres temps, écrit encore Bremond, Migne aurait eu sa statue. On imagine volontiers ce monument en face de celui de Balzac [2]. » Ailleurs, il parle des « pyramides de Migne [3] » qui défient, de leur hauteur, tout autre monument.

Vous vous étonnerez moins d'un pareil enthousiasme quand je vous aurai introduit dans les

1. H. Bremond, *La littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui*, Paris, Bloud, 1909, p. 19.
2. Id., *ibid.*, p. 19 n. 2.
3. Id., *ibid.*, p. 13.

ateliers du Petit-Montrouge où s'imprimait l'imposante collection dont ledit abbé avait pris la direction.

Le travail n'y chômait pas, je vous assure. Il n'en sortait pas moins de dix-huit à vingt volumes par an, débit énorme et supérieur à toute attente. La *Patrologie latine*, qui commença à paraître en 1844, comptait, en 1855, deux cent dix-sept volumes, en attendant les quatre tomes d'*Indices*, que Migne devait y adjoindre en 1862-1864. Quant à la *Patrologie grecque*, ses cent soixante-deux volumes sortirent de 1857 à 1866 [1].

La composition du texte, pour ce qui est de la série grecque, fut, vous le devinez, extrêmement laborieuse. Une armée de typographes fut convoquée et se mit à l'œuvre. Migne « fit dessiner de nouveaux caractères par Frery ; des lettres italiques furent fabriquées pour les citations scripturaires (nouveauté remarquable à cette

1. Tous ces détails sont extraits de l'étude intéressante consacrée par P. de Labriolle à l'abbé J. P. Migne, éditeur des deux *Patrologies*, dans le *Bull. d'anc. litt. et d'arch. chr.*, t. III [1913], p. 203 et ss.

époque). Il manda d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, de Bavière, de Bohême, de Hollande, de Pologne, de Russie, etc., des typographes capables de composer le grec. Il s'assura le concours de correcteurs expérimentés, parmi lesquels trois Grecs, nommés Sypsomo, Pantazidès et Dobriadès [1] ».

La correction des épreuves était non moins minutieuse. « La copie était revue en cinq épreuves, puis transformée en pages de métal, qu'on collationnait une fois encore sur l'original. Aussi la correction typographique de la *Patrologie grecque* est-elle en somme fort honorable. Migne en était si fier qu'en riposte à certaines attaques il n'hésita pas à promettre une prime de 0,25 pour chaque faute qui lui serait signalée [2] ! »

Songez donc que les 533.291 pages, qui composent les deux *Patrologies*, furent toutes *clichées*, c'est-à-dire reproduites sur plaques d'étain permettant des tirages réitérés, sans corrections nouvelles !

1. P. de Labriolle, *loc. cit.*, p. 206.
2. Id., *ibid.*

Je ne parle pas des sommes d'argent que coûta une telle entreprise. Pour vous en donner une faible idée, je me contenterai de vous faire remarquer que les quatre *Indices* de la *Patrologie latine* exigèrent le travail de cinquante hommes pendant plus de dix ans et un débours d'environ 500.000 francs !

*
* *

On contestera peut-être l'originalité de Migne en disant qu'il n'a fait que reproduire servilement les éditions antérieures. Sans doute, mais avec un choix judicieux auquel a présidé un guide, dont on ne saurait contester l'autorité : le cardinal Pitra, et, ce qui est loin d'être négligeable, avec une réimpression soignée [1].

Malgré cela, il semble qu'on ait fait à plaisir, autour de son nom, la conspiration du silence. L'Allemagne a été à son égard d'une injustice criante. La *Realencyklopädie* de Hauck ne con-

1. P. Batiffol, *La littérature grecque,* Paris, Lecoffre, 1898, Avant-propos, p. XII-XIII.

sacre à Migne aucune notice. En plus, on relève, dans un des tomes, une mention peu bienveillante de G. Krueger.

Mais, ce qui est pis, la France elle-même — cela montre d'ailleurs une fois de plus le peu d'aptitude que nous avons à mettre en valeur nos gloires nationales — est loin d'avoir rendu à ce grand travailleur l'hommage qu'il mérite. « La littérature relative à l'abbé Migne est de la plus indigente et de la plus injuste pauvreté [1]. » Deux pages dans le *Manuel de bibliographie historique* de Ch. V. Langlois [2]; un article dans la *Biographie du clergé contemporain* [3]; Dom Cabrol [4] et Battandier [5] parlent de lui incidemment : c'est tout et c'est bien maigre, vous le voyez. A ce point que M. P. de Labriolle s'en est ému et a cru de son devoir de publier, en mode de réhabilitation, *Quelques documents sur J.-P. Migne, l'éditeur des deux Patrologies*.

1. P. de Labriolle, *loc. cit.*, p. 203.
2. P. 399-400.
3. T. III.
4. *Histoire du cardinal Pitra*, Paris, 1893, p. 107 et s.
5. *Le cardinal J.-B. Pitra*, Paris, 1895, p. 124 et s.

Quoi que l'on puisse penser de l'œuvre de Migne, une chose est certaine : c'est que, jusqu'à l'heure, c'est la seule collection patristique complète que nous ayons. Elle se recommande, en plus, par les notes et les études érudites qu'elle contient. Enfin, la *Patrologie grecque* donne en regard, je vous l'ai déjà dit, la traduction latine, ce qui rend l'effort de traduction plus aisé. Encore faut-il, pour juger sainement le travail de l'infatigable abbé, se placer au vrai point de vue. Ce serait un défaut d'optique, assurément, de considérer son œuvre et celle des bénédictins, qui l'ont précédé, à la lumière des principes tout modernes de la critique textuelle. Celle-ci, songeons-y bien, date à peine de quelques années. On était loin d'exiger des éditeurs, à l'époque de ces hardis pionniers, ce qu'on exige d'eux de nos jours. « Les bénédictins avaient une méthode moins rigoureuse qu'aujourd'hui ; ils se guidaient d'après leur sentiment, d'après leur connaissance des auteurs, d'après l'ancienneté des manuscrits. C'était la méthode de leur temps et elle a donné de bons résultats. Il est évident qu'on ne peut

fonder, sur des textes ainsi établis, de minutieuses comparaisons de détail. Mais le principal défaut n'est pas dans la nature du texte ; il est plutôt dans l'incertitude et l'insuffisance des renseignements sur le contenu des manuscrits. Le savant moderne demande moins un texte que des matériaux pour s'en faire un... Toutefois on ne peut reprocher à Migne de n'avoir pas tenté mieux que les bénédictins. Il n'était pas philologue, et il ne faut pas oublier qu'en 1844 on aurait été bien en peine de trouver en France, et même à l'étranger, des hommes au courant d'une méthode qui devait porter ses fruits quelques années plus tard seulement : si Lachmann avait déjà publié la plupart de ses éditions, son *Lucrèce* est pourtant de 1850; Ritschl a commencé à publier son *Plaute* en 1848. Il ne faut pas demander à Migne plus qu'il ne pouvait et ne voulait donner[1]. »

*
* *

La science allemande s'est précisément assigné

1. P. Lejay, *Revue d'hist. et de litt. relig.*, t. I [1896], p. 98.

pour tâche de faire ce que l'abbé Migne n'avait pu faire à son époque : c'est-à-dire de fournir aux travailleurs des textes patristiques strictement établis d'après les méthodes rigoureuses de la critique historique moderne. Elle édite un *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, pratiquement nommé, entre érudits, *Corpus de Vienne*. C'est une collection entreprise par l'académie impériale de Vienne, en 1866, dans le but d'éditer à nouveau tous les auteurs ecclésiastiques latins jusqu'à la fin du VII[e] siècle. Malheureusement, l'entreprise est loin de toucher à son terme, les années de guerre ayant été cause d'un fâcheux temps d'arrêt dans l'œuvre commencée.

La caractéristique et le mérite propre de ce *Corpus* résident principalement dans l'établissement soigneux du texte d'après la comparaison des divers manuscrits. Les sources, pour chaque auteur, sont indiquées en cours de route, ce qui est un avantage. Il n'est point prévu de notes exégétiques, ni de dissertations critiques, du genre de celles qui figurent dans la *Patrologie* de Migne, ce qui est une lacune.

Des *Indices* détaillés rendent de grands services. Ils manquent malheureusement pour les lettres de saint Jérôme [1]. Les volumes sont d'un format — l'in-octavo — qui les rend plus faciles à manier et moins encombrants que ceux de Migne.

Par contre la composition typographique est touffue. L'œil cherche en vain quelque clairière par où le jour pourrait filtrer à travers l'épaisse forêt. En plus, les volumes parus sont de valeur très inégale. On peut citer, comme moins bien réussis, le *Saint Cyprien*, de Hartel, le *Paulin de Nole*, du même, et aussi certains morceaux de l'œuvre de saint Augustin, édités par Knöll et Zycha.

*
* *

A côté de ces grandes collections, il en existe d'autres moins coûteuses et plus maniables, dans lesquelles un certain nombre de textes patristiques ont déjà été édités. En France, signalons

1. L'éditeur, I. Hilberg, dans la *Préface* du t. III, écrite à la fin de la guerre, faisait espérer ces *Indices*, mais ils n'ont pas encore vu le jour.

les *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, publiés sous la direction de A. Hemmer et P. Lejay, Paris, Picard, 1904 et ss. La traduction française est donnée constamment en regard. Le format in-12, dans lequel a paru la collection, la rend portative. Il est fâcheux que l'augmentation excessive des tarifs d'imprimerie ait obligé l'éditeur à l'interrompre, car elle avait déjà donné d'excellents numéros.

En Allemagne, il y a l'importante encyclopédie, en 48 volumes, des *SS. Patrum opuscula selecta*, publiée de 1868 à 1885, par H. Hurter, Œniponte, et augmentée d'une 2e série en 1884-1892 (6 vol.).

Plus récemment, en 1902, Hans Lietzmann a pris l'initiative d'une collection intitulée : *Kleine texte für vorlesungen und übungen*, qui s'imprime chez H. Marcus et chez E. Weber à Bonn. Parmi ces *Kleine texte*, quelques-uns — peu nombreux encore, il est vrai — concernent la patrologie. En 1904, G. Rauschen a commencé à faire paraître, à Bonn, son *Florilegium patristicum*.

L'Angleterre a les *Cambridge patristic texts*, d'A. J. Mason, Cambridge, 1899 et ss; l'Italie, la

Bibliotheca SS. Patrum de J. Vizzini, Rome, 1902 et ss.

Il y a également deux publications importantes qui, en plus des textes, contiennent des études critiques.

Les *Texte und untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, Leipzig, 1882 et ss., publiés sous la direction de O. von Gebhart, A. Harnack et C. Schmidt, sont une immense forêt dans laquelle vous vous égarerez fatalement si vous n'êtes guidés.

Il n'en est pas de même des *Texts and Studies contributions to biblical and patristic literature*, sortis des presses de Cambridge sous la direction de M. Armitage Robinson. Ici, l'on nage en pleine clarté. L'œil se repose avec complaisance sur un texte toujours luxueusement édité, qui se détache admirablement du blanc immaculé des pages.

Enfin, une grande partie de l'œuvre des Pères a été traduite et, bien que rien ne remplace le contact direct avec l'œuvre elle-même, ces traductions n'en sont pas moins utiles en ce sens

qu'elles peuvent vous fournir un élément de contrôle.

Ici ma tâche est très simplifiée. Je n'ai pas à entrer dans le détail de la littérature de traduction qui concerne les Pères. M. P. de Labriolle a pris soin d'adjoindre à son *Histoire de la littérature latine chrétienne*, dont je vous ai parlé, des *Tableaux* fort commodes, qui permettent de se rendre compte, à propos de chaque Père, des traductions françaises qui ont été faites de leurs œuvres. Je vous conseille de vous y référer scrupuleusement. Pour les Pères grecs, il n'existe malheureusement encore rien de similaire, du moins à ma connaissance. Mais vous pourrez suppléer aisément à cette lacune en consultant la *Geschichte* de Bardenhewer, qui signale les traductions.

IV[e] PARTIE

Les fruits des études patristiques

IVe PARTIE

Les fruits des études patristiques

Maintenant que vous avez pris contact avec les textes patristiques, une dernière question se pose : qu'allez-vous y chercher ou, si vous le voulez, que pouvez-vous espérer y trouver?

I

Eh bien, tout d'abord, — je n'hésite pas à risquer le mot, — une raison de vivre au point de vue intellectuel, c'est-à-dire une satisfaction de lettrés, d'historiens et d'archéologues.

Il fut un temps — qui n'est pas très éloigné du nôtre — où il était de mode de ne pas faire grand cas, au point de vue littéraire, des œuvres

des Pères. Nourrisson, qui désirait « instituer... un plus fréquent commerce des séculiers avec les Pères », était très persuadé qu'il valait mieux les lire en traduction (il prêchait un peu pour sa paroisse) que dans le texte original lui-même. « Ces textes, écrivait-il en effet, inintelligibles au grand nombre, ne seraient-ils pas en outre plus propres à corrompre le goût qu'à le perfectionner? Et n'y aurait-il pas là un obstacle plutôt qu'un secours pour ceux qui s'appliquent à l'étude des langues anciennes[1]? »

C'était là une vue par trop simpliste. Je suis heureux de vous dire que l'on revient tous les jours de cet ostracisme immérité. L'étude de la littérature patristique, aussi bien de la grecque que de la latine, longtemps méprisée, est de nouveau en honneur, et vous auriez tort de croire déchoir, vous les fils de la Grèce et de Rome par toute votre formation scolaire, en vous y adonnant.

Un maître en patrologie, dont l'opinion ne

1. J. F. Nourrisson, *Les Pères de l'Église latine*, Paris, Hachette, 1856, t. I, *Introduction*, p. VIII.

saurait être tenue en suspicion, n'hésitait pas tout récemment à souligner l'intérêt esthétique des lettres chrétiennes et à promettre, à quiconque voudrait prendre la peine de les cultiver, d'heureuses surprises. Et il ne pensait pas à des lecteurs quelconques ; il avait en vue — ai-je besoin de vous le dire? — des lettrés délicats, « ceux qui aiment à retrouver dans les œuvres qu'ils étudient les qualités de composition et d'art caractéristiques des écrivains classiques[1] ».

Pour les auteurs latins, il faut abandonner entièrement l'idée, si souvent exploitée, d'un prétendu divorce entre la littérature profane et la littérature chrétienne. Tertullien, Cyprien, Arnobe, Lactance, Hilaire, Ambroise, Jérôme et Augustin ont tous reçu la formation intellectuelle des Romains instruits de leur époque. Ils se sont imprégnés des mêmes procédés qu'eux ; ils ont pris les mêmes tours scolaires et bu à longs traits, Dieu merci, aux mêmes sources pro-

1. P. de Labriolle, *Hist. de la litt. lat. chr.*, p. 5.

fanes. Certains, en devenant chrétiens, n'ont fait simplement que mettre au service de la religion les ressources de la profession de rhéteur qu'ils exerçaient.

Pour ce qui est des auteurs grecs, il est sûr que le trait d'union est plus long à se faire entre l'hellénisme chrétien et l'hellénisme païen. Mais un travail d'accommodation va s'accomplir insensiblement. Les écrivains chrétiens ne tarderont pas à comprendre « que bien écrire n'est point frivolité pure et que l'idée a besoin de cette beauté formelle qui avait si longtemps paru recherche inconvenante et prétentieuse[1] ».

Vous le voyez : le procédé, hérité des humanistes du XVI[e] siècle, qui consiste à opposer la rusticité sans art des Pères au charme divin des classiques, ne se justifie guère. Une vue plus impartiale des choses permet de constater, plutôt qu'une opposition, une continuité de bon aloi entre les deux littératures, continuité que les progrès accomplis par la philologie, depuis une

1. P. de Labriolle, *Hist. de la litt. lat. chr.*, p. 6.

cinquantaine d'années, n'ont fait et ne feront encore que confirmer[1].

Quand je vous aurai dit enfin qu'à cette réelle valeur littéraire, à cet agrément de la forme, les œuvres des Pères joignent une richesse de pensée qui refait l'âme et repose de la stérilité verbeuse des écrivains profanes qui ont été leurs contemporains, je crois que vous vous rendrez un compte exact du mérite propre aux auteurs chrétiens.

*
* *

Mais l'étude de la patrologie ne réserve pas de joies qu'à l'humaniste; l'historien y trouve aussi son compte.

Il me paraît difficile qu'un vrai chrétien puisse feuilleter autrement qu'avec une main tremblante d'émotion ces archives de famille que sont nos deux patrologies. L'intérêt en est des plus variés et des plus prenants.

Au premier, au second et au troisième siècle,

1. P. de Labriolle, *Hist. de la litt. lat. chr.*, p. 13.

c'est la vie tourmentée et héroïque des églises sous la menace constante des persécutions. Au IV^e^ et au V^e^, c'est l'alliance entre l'Église et l'Empire romain ; c'est le monachisme qui s'épanouit en une superbe frondaison ; ce sont les conflits doctrinaux enfin et, en particulier, les querelles trinitaires, qui remplissent toute cette période.

Vous avez beau être vaillants, vous avez là, devant vous, une riche matière que vous n'épuiserez pas ; vous avez là des perspectives de lecture indéfinies, illimitées.

Newman éprouvait une jouissance, que je comprends, à voir s'étaler en rangs pressés, sur les rayons de sa bibliothèque, les volumes des Pères, ses « énormes compagnons : *huge fellows* », comme il les appelait[1]. Il trouvait, dans la vision quotidienne de ces in-folio, qui « emplissaient sa chambre[2] » et qu'il feuilletait en exultant[3], un

1. J. H. Newman, *Letters and Correspondence*, éd. An. Mozley, vol. I, p. 148.

2. Id., *Essays critical and historical*, t. II, essay X, p. 74.

3. La raison de cette joie était qu'il trouvait, dans les œuvres des Pères, leur portrait, leur intérieur, leur vie

réconfort intellectuel et moral à la fois. Ces livres géants étaient pour lui comme la preuve tangible de l'immensité de l'Église, et il promenait sur eux ses regards songeurs avec une impression toute pareille à celle que l'on éprouve quand on contemple les horizons sans bornes de l'océan[1].

Madame de Tracy, une dame du monde très au courant de littérature sacrée, qui vivait à Paris au début du XIX[e] siècle, et qui s'était éprise des Pères, ne cachait pas la joie que lui causait l'infini de la patrologie. Elle écrivait, dans son carnet de notes, cette fine remarque : « Que de charme à voir là, devant moi, cette multitude de gros volumes que je n'aurai jamais le temps de lire jusqu'au bout[2] ! » Et cette autre : « Je

réelle, le secret de leur vie d'homme : « This is, concluait-il, why I exult in the folios of the Fathers. » Newman, *Historical Sketches*, vol. II, p. 221.

1. Vers 1830, Hugh Rose cherchait des collaborateurs pour une Bibliothèque théologique. Il s'agissait d'écrire l'histoire des principaux conciles. Newman accepta et se mit à étudier le concile de Nicée. Mais il s'aperçut bien vite de l'immensité du travail qu'il avait entrepris : « It was to launch myself on an ocean with currents innumerable... » *Apologia*, p. 26.

2. Madame de Tracy, *Essais divers, lettres et pensées*, Paris, Plon, 1855, t. III, p. 40.

goûte le bonheur d'avoir devant moi une occupation plus longue que la vie[1]. »

*
* *

Peut-être — je le souhaite vivement — serez-vous entraînés, par vos lectures prolongées, à désirer mettre, à votre tour, la main à la charrue.

Je le sais : le champ de la patrologie a été labouré en tous sens; mais il y a labour et labour. Toute la terre arable n'a certes pas été remuée, il s'en faut.

Ce ne sont pas les biographies des Pères qui manquent : il y en a, Dieu merci, je vous l'ai déjà dit, et de fort bonnes. Les éditions critiques de leurs œuvres se multiplient. Les érudits exercent à l'envi leur sagacité à dater ces dernières, à examiner les titres de propriété de leurs auteurs. Les « *spuria* » ou œuvres plus ou moins faussement attribuées à tel ou tel Père, qui figurent à la

1. Madame de Tracy, *Essais divers, lettres et pensées*, Paris, Plon, 1855, t. III, p. 55.

fin de certains volumes de la *Patrologie* de Migne, retrouvent peu à peu leurs vrais propriétaires. Les « *dubia* » s'étiquettent aussi.

Mais, ni les biographies comprises selon le plan classique, qui consiste à accompagner un personnage de sa naissance à sa mort à travers les péripéties plus ou moins variées de son existence, ni les travaux d'établissement ou d'attribution des textes ne nous disent rien du *dedans* de ces grands hommes, dont l'Église s'honore à juste titre.

Tout cela, c'est de l'excellente anatomie, de la dissection fine et savante, de l'analyse de laboratoire sous le verre grossissant du microscope, mais ce n'est pas de la vie. Grave lacune, vous le voyez! Quand travaillera-t-on enfin sur la chair palpitante des Pères? Quand donc, au lieu de les considérer seulement comme des cadavres refroidis, se décidera-t-on à les étudier aussi *in vivo*, à essayer de les situer dans leur milieu, d'aller jusqu'au cœur de leurs pensées et de surprendre le secret ressort de leurs actes?

Car enfin l'ambition de l'historien, digne de

ce nom, n'est-elle pas de ressusciter les morts? Dès lors, des biographies psychologiques, solidement étayées, qui nous feraient vivre intimement avec les Pères, qui, tout en les rattachant « à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour, dont les grands hommes ne dépendent pas moins que les autres[1] », nous permettraient de mêler, en quelque sorte, nos âmes à leur âme incomparable, seraient assurément les bienvenues.

Si mes projets se réalisent[2], je ne désespère pas de montrer bientôt, en une série de cours libres à l'Université, comment la méthode que je vous signale ferait entrer l'étude des Pères dans une voie nouvelle et féconde. En plus, j'essaierai de la mettre en œuvre en l'appliquant à chacun des Pères du IV^e^ siècle et tout d'abord à saint Jérôme.

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, éd. Didier, 1854, I, p. 28.

2. Depuis que cette conférence a été donnée, j'ai été autorisé à faire un cours public sur les *Pères de l'Église* à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux. Ce cours a pour objet l'*Age d'or patristique*.

*
* *

Le malheur, voyez-vous, c'est que beaucoup de ceux qui s'occupent de patrologie se contentent en général trop souvent — et il n'est personne qui ne doive résister à la tentation de faire ainsi — de textes qu'ils n'ont point été puiser aux sources, mais qu'il ont pris banalement dans des ouvrages de seconde main. Qu'arrive-t-il? Leur pensée n'est jamais fouettée, excitée, rajeunie, vivifiée en un mot, comme elle le serait tout naturellement par ce vent du large qu'est le contexte.

Les *enchiridia*, si précieux soient-ils, ont rendu, à cet égard, un mauvais service.

Ces compilations allemandes, dont l'utilité est d'ailleurs hors de doute, en facilitant la documentation, ont fait que bien des travailleurs n'ont guère connu que par voie indirecte et par ministère étranger le saint des saints de l'Église ancienne.

Rien ne vaut, vous pouvez m'en croire, d'aller cueillir soi-même la fleur. Alors on fait de véri-

tables trouvailles. Quand je vois s'accumuler les gros volumes de *l'Histoire du sentiment religieux* de l'abbé Bremond, il m'arrive parfois de me demander ce que ne nous aurait pas donné ce délicat psychologue, expert comme pas un à faire revivre l'âme des vieux livres, s'il avait appliqué son talent à l'étude de l'antiquité chrétienne.

Songez donc — quelqu'un[1] le remarquait récemment — qu'on en est encore à attendre le jour où l'on possédera enfin un travail d'ensemble approfondi et documenté sur la vie spirituelle à l'époque des Pères! Je n'en suis pas surpris outre mesure. La fièvre de produire empêche nombre de bons esprits de *s'attarder*, comme il conviendrait, dans les sentiers ombragés de la patristique. Cette ombre, qu'ils redoutent, serait pourtant plus favorable et plus bienfaisante qu'ils ne le pensent à l'éclosion de leur génie.

Un professeur de Grand Séminaire, qui veut bien parfois me rendre le service de contrôler

1. Dom J. Huÿben, O. S. B., recension de ma *Lectio divina*, dans la *Vie spirituelle*, t. XV [1927], p. 179.

des références dans la *Patrologie*, m'avouait qu'à chaque sondage il se laissait entraîner à lire la colonne entière, et toujours avec profit, ajoutait-il. Cela ne m'étonne nullement. On ne revient jamais le même de la lecture *ex integro* d'une colonne de Migne. C'est de la chasse avec prise assurée. Rien n'est giboyeux comme cette forêt de textes, en partie vierge d'ailleurs, car peu de chasseurs s'y aventurent! Soumettez-vous à cette discipline intellectuelle. Vous en serez vite récompensés. L'austérité se changera pour vous en douceur.

II

Vous vous ferez alors des amis parmi les Pères, que peut-être vous ne connaissiez guère jusque-là que par les pensées banales et passe-partout inscrites au dos des images mortuaires. Les amitiés particulières, dont les moralistes ont un peu trop médit, à mon avis, sont une excellente chose en patristique, et je vous les conseille vivement. Ceux qui goûtent tout ne goûtent rien.

Ceux qui aiment tout le monde également n'aiment personne vraiment et profondément. Dans la vie courante nous avons bien nos amis, n'est-ce pas, c'est-à-dire nos préférés? Pourquoi n'aurions-nous pas aussi les nôtres, je vous le demande, dans le passé de l'Église?

J'ai stigmatisé quelque part ces gens fades qui n'ont pas de préférés parmi les saints. Je les tiens fort en suspicion, en effet, car je crains que leur piété soit tout à fait superficielle.

Ceux qui ont une longue pratique de la patrologie connaissent l'utilité des amitiés particulières dont je parle. « Ce qu'il y a de mieux, écrit l'un d'eux, c'est de s'attacher à l'un des Pères de l'Église, d'en faire son auteur de préférence, de le bien connaître, de le scruter à fond. Alors on apprend quelque chose de bon, car on a un maître [1]. »

Les faits sont là pour appuyer cette opinion.

Le Docteur angélique s'était pris d'amour pour saint Jean Chrysostome, et vous n'êtes peut-être

1. Dom E. Vandeur, *La vierge chrétienne dans la famille, sa journée*, p. 71.

pas sans connaître ce que raconte, à ce sujet, son biographe Guillaume de Tocco. Thomas revenait un jour de Saint-Denis, en compagnie de ses étudiants. Comme ceux-ci lui vantaient les charmes de la capitale en lui demandant s'il ne tiendrait pas à en être le souverain, il leur fit cette réponse caractéristique : « *Libentius vellem habere homilias Chrysostomi super Evangelium beati Matthaei* : Je préférerais à tout cela les homélies de Chrysostome sur l'Évangile du bienheureux Matthieu[1]. »

Newman partagera avec lui, quelques siècles plus tard, cette amitié particulière pour saint Jean Chrysostome. L'illustre évêque de Constantinople lui inspirera, selon sa propre expression, « une pieuse tendresse : *a devout affection*[2] ». Avec quel soin méticuleux ne dépouillera-t-il pas sa correspondance d'exil!

Lisez plutôt, pour vous en convaincre, les pages qu'il lui a consacrées dans ses *Historical*

1. *Saint Thomas d'Aquin, sa vie,* par Guillaume de Tocco, trad. par le R. P. Pègues et l'abbé Maquart, Toulouse, Privat, 1925, p. 102.

2. J. H. Newman, *Historical Sketches,* vol. II, p. 218.

Sketches, et vous serez édifié sur la manière dont il est possible de sympathiser avec les Pères. J'ajoute qu'il le comprit dans son testament spirituel ainsi que saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire le Grand et saint Léon[1]. *Ita et in morte non sunt separati!*

Érasme, le grand éditeur des Pères, dont je vous ai signalé, au début de cette conférence, l'œuvre critique importante, avait, lui, un culte pour saint Jérôme. « On peut dire qu'il passa toute sa vie à lire, à éditer, à faire revivre celui qui fut son maître[2]. » De même, il préféra toujours Origène à saint Augustin et il écrivait, en 1518, à Eck, un de ses amis : « *Plus me docet christianae philosophiae unica Origenis pagina, quam decem Augustini* : Une seule page d'Origène m'apprend plus de philosophie chrétienne que dix d'Augustin[3]. »

1. J. H. Newman, *Méditations et prières*, trad. par Marie-Agnès Pérate, Paris, Lecoffre, 1916, p. 301-302.

2. P. Imbart de la Tour, *Les origines de la Réforme*, t. III, p. 78.

3. Cité par P. Imbart de la Tour dans *Les origines de la Réforme*, t. III, p. 79 n. 1.

Et je ne vous fais connaître, remarquez-le bien, que les amitiés particulières qui ont transpiré au dehors et que l'histoire a enregistrées. Mais, que de rapports intimes se sont noués, au cours des âges, entre les cœurs chrétiens et les saints Pères, qui resteront à l'état d'éternel secret!

*
* *

Je m'empresse d'ajouter que vous avez tout à gagner à cette amitié avec les Pères. Elle ne sera point, de votre part, un simple caprice d'historien ou une satisfaction platonique d'archéologue. Vous êtes des chrétiens et non pas seulement des érudits ou, pour parler plus justement, vous êtes des érudits chrétiens. Dès lors, vous devez en venir à désirer ne faire qu'un cœur et qu'une âme avec ces amis du passé qui vous ont conquis.

Abandonnez-vous à leur douce influence. Subissez leur prestige. Vous ne le regretterez pas. Vous vous transformerez insensiblement à leur contact.

Je ne saurais oublier, du reste, que le titre de ma conférence est dominé par cette rubrique générale : *Sources méconnues de la piété chrétienne*. Cela m'impose le devoir de vous dire ce que votre piété gagnera au commerce assidu des Pères.

*
* *

Ils vous apprendront à aimer les saintes Écritures, à les savourer, à y chercher le pain supra-substantiel qui fera vivre vos âmes, comme elle a fait vivre les leurs.

Les Pères ont été les grands amoureux de la Loi, mes chers amis. Ils ont passé leur vie à la méditer, à la ruminer. Ils ont cru à la béatitude promise par le psaume à l'homme « qui médite la loi du Seigneur jour et nuit ».

D'ailleurs, n'y a-t-il pas un témoignage tangible et matériel, irrécusable par conséquent, de leur ardeur pour l'étude des saintes lettres, dans ce fait que leurs œuvres occupent des rayons entiers de bibliothèque? L'imagination reste en suspens quand on songe à ce qu'ont pu écrire

des hommes aussi occupés que l'étaient un saint Ambroise, un saint Augustin, un saint Athanase, un saint Basile, un saint Jean Chrysostome et les autres, qui pliaient sous le fardeau de leur charge pastorale. Cela tient du prodige.

Les Pères sont vraiment un génération de géants. « *Gigantes autem erant super terram in diebus illis... viri famosi...*[1] » Je ne sais pourquoi : ce verset, par lequel la *Genèse* caractérise les hommes d'avant le déluge, me revient invinciblement en mémoire quand je songe à la haute stature morale des Pères. Il leur convient à merveille, car ils sont les « héros renommés : *viri famosi* » des temps héroïques de l'Église, les grands cerveaux du catholicisme.

Il semble qu'ils aient fait des Écritures leur bien propre, tant ils ont su les comprendre et les faire

1. Genèse, VI, 4. Un auteur du moyen âge, Bernard de Chartres, nous compare à des nains placés sur les épaules de ces géants : « Dicebat Bernardus Carnotensis nos esse quasi nanos gigantium humeris insidentes, ut possimus plura eis et remotiora videre, non utique proprii visus acumine, aut eminentia corporis, sed quia in altum subvehimur et extollimur magnitudine gigantea. » Iohannes Saresberiensis, *Metalogicus*, l. 3, c. 4.

aimer. Aussi est ce avec raison que saint Benoît, dans sa *Règle*[1], range leurs œuvres à côté de la Bible, car elles n'en sont autre chose que le « commentaire perpétuel[2] », le « vaste, inimitable et sûr commentaire[3] ».

Je me permets de vous renvoyer, sur ce point, à ma *Lectio divina*[4], encore à son premier volume, où je m'attache précisément à grouper, en un florilège, les textes les plus savoureux des Pères qui se rapportent à la lecture méditative du Verbe divin.

*
* *

On m'objectera, peut-être, qu'ils ont fait un usage abusif de l'allégorie, que les considérations morales occupent une place prépondérante et

1. *Regula S. Benedicti*, cap. LXXIII.

2. Dom Delatte, *Commentaire sur la Règle de saint Benoît*. Paris, Plon-Oudin, 1913, p. 564.

3. Dom Vandeur, *La vierge chrétienne dans sa famille; sa journée*, p. 70.

4. Denys Gorce, *La lectio divina des origines du cénobitisme à saint Benoît et Cassien*. I. Saint Jérôme et la lecture sacrée dans le milieu ascétique romain. Paris, Picard, 1925.

excessive dans leurs *Commentaires*, alors qu'il eût été préférable d'insister davantage sur le sens littéral. C'était l'argument que mettait déjà en avant, au XVII[e] siècle, Richard Simon, l'érudit hébraïsant bien connu, dont Bossuet a magistralement réfuté les erreurs dans sa *Défense de la tradition et des saints Pères*.

Tout enflé par ses connaissances linguistiques, relativement rares alors, Richard Simon professait un profond mépris pour l'exégèse des Pères. C'est tout au plus si saint Jean Chrysostome trouvait grâce à ses yeux. Et encore, même chez ce Père, plus soucieux pourtant de la lettre des Livres saints que les autres, relevait-il beaucoup d'obscurités. Quant aux Pères latins, il n'en fallait pas parler. Richard Simon les méprisait tous également, surtout saint Augustin. Pour comble, il n'accordait quelque crédit qu'à deux hérésiarques obscurs : le diacre Hilaire et Pélage.

Le paradoxe était flagrant. « Voilà cette belle équité des critiques de nos jours, remarquait avec indignation Bossuet : elle tend à donner tout l'avantage aux ennemis de l'Église pour l'intelli-

gence du sens littéral et à faire que tous les Pères, jusqu'à saint Jérôme, soient obligés de leur céder; encore qu'à faire justice à ce docte Père, les commentaires tant vantés, par notre critique, d'Hilaire et de Pélage, ne paraissent que des ouvrages de novices en comparaison de ceux de ce grand maître[1]. »

Voulez-vous savoir au juste ce qu'il faut penser des Pères en tant qu'interprètes des Livres saints? Lisez les chapitres que Bossuet a consacrés à les venger[2]. Sa défense de saint Augustin, en particulier, est un chef-d'œuvre de bon sens, un exposé magistral de la doctrine catholique sur la valeur que l'Église entend attribuer aux travaux du grand docteur.

Richard et le Père Maldonat, de qui il se réclame, ont peut-être beaucoup de savoir positif, mais cela ne suffit pas pour en remontrer à saint Augustin. N'est ce pas lui, après tout, qui a rédigé, dans la *Doctrine chrétienne*, le premier

1. Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, livre IV, chap. XIV.
2. Id., *ibid.*, livre IV, ch. XV et ss.

traité d'exégèse, en établissant « les plus belles règles que nous ayons pour discerner le sens littéral d'avec le mystique et l'allégorique ; à quoi il a ajouté la véritable critique pour profiter des langues originales et des versions[1] ».

Augustin ne s'est donc pas exclusivement attaché au fond et à la substance des Livres saints, mais aussi, comme il le dit, « au vénérable style du Saint Esprit[2] ». Cependant, ce qui fait sa gloire, à proprement parler, c'est « le goût que Dieu lui a donné pour les saints Livres[3] » ; c'est l'habileté dont il a fait preuve pour en montrer aux autres les beautés, « non point dans un ou deux passages, mais en général dans tout le tissu de ce divin livre[4] » ; son habileté encore à « nous avoir fait sentir l'esprit dont la sainte Écriture est remplie, en dix ou douze lignes de sa lettre à Volusien plus qu'on ne pourrait faire en plusieurs volumes » ; son habileté

1. Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, livre IV, ch. xvi.
2. Id., *ibid.*
3. Id., *ibid.*, livre IV, ch. xv.
4. Id., *ibid.*, livre IV, ch. xvi.

enfin à en tirer, « pour ainsi dire, toute l'onction, pour la répandre dans tous ses écrits[1] ».

Ce n'est pas tout. Augustin se recommande aussi à l'attention des catholiques parce qu'en même temps que l'ardeur à pénétrer l'Écriture, « il a reçu cette grâce d'avoir pressé les hérétiques, par ce divin livre, de la manière du monde la plus excellente, et non seulement la plus vive, mais encore la plus invincible et la plus claire ».

Enfin, il a su extraire des Livres saints une doctrine admirable; « le dernier effet de la connaissance des Écritures dans saint Augustin, c'est la profonde compréhension de toute la matière théologique[2]. »

*
* *

Si j'ai insisté quelque peu sur cette controverse de Bossuet avec Richard Simon, ce n'est pas tant pour l'intérêt qu'elle peut présenter en elle-même que parce qu'elle me fournit l'occa-

1. Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, livre IV, ch. XVI.
2. Id., *ibid.*

sion de vous montrer comment un de nos meilleurs théologiens, celui que la Bruyère appelait « une lumière de l'Église », « un Père de l'Église[1] », a marqué, dans la question qui nous occupe, la véritable position catholique.

C'est aussi et surtout pour vous prémunir contre l'état d'esprit de certains érudits prétentieux qui pourraient vous décourager de lire les Pères sous prétexte que leur manière d'interpréter les Livres saints est désormais vieillotte, surannée, démodée, parce que trop verbeuse.

Il y a encore, hélas! des Richard Simon de par le monde, c'est-à-dire des esprits étroits et mesquins, peu fins en somme, qui s'imaginent que le petit savoir positif qu'ils ont pu acquérir en fait de grec ou d'hébreu leur permet de prendre une attitude frondeuse à l'égard des Pères.

Ceux-là n'ont pas le sens catholique et Bossuet faisait preuve d'une rare pénétration lorsqu'il réduisait la difficulté avec son adversaire dans le fait « de savoir s'il est permis à un critique,

1. La Bruyère, *Discours de réception à l'académie française*, juin 1693.

sous prétexte qu'il débitera avec plus de témérité que de science un peu de grec et un peu d'hébreu, de prendre contre les saints Pères et contre saint Augustin cet air méprisant, ou, ce qui est encore plus insensé, de les traiter de novateurs[1] ».

L'état d'esprit de Richard Simon a passé tout récemment chez les modernistes, qui prétendaient établir une opposition entre leur exégèse érudite et l'exégèse morale des Pères. « Les modernistes, lit-on en effet dans l'encyclique qui les condamne, étendent aux saints Pères le jugement qu'ils font de la tradition. Avec une audace inouïe, ils les déclarent personnellement dignes de toute vénération, mais d'ailleurs d'une ignorance incroyable en matière d'histoire et de critique, et qui ne peut être excusée par le temps où ils vécurent[2]... »

*
* *

Vous le voyez : l'onction que contiennent les

1. Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères,* livre IV, chap. XVI, *in fine.*

2. Encyclique *Pascendi,* 8 septembre 1907, trad. des *Questions actuelles,* Paris, Bonne Presse, p. 157.

Livres saints et que l'Esprit Saint y a mise, leur fond substantiel, leur esprit : voilà ce que vous trouverez dans les œuvres des Pères; voilà ce qui fait qu'elles resteront comme la base inébranlable de l'exégèse catholique; voilà la raison pour laquelle elles feront toujours les délices des âmes pieuses.

Quant aux grains de poussière qui peuvent s'être déposés sur telle ou telle de leurs pages, ils sont bien peu de chose, vus dans le rayonnement de leur puissant génie.

Les Pères ont leurs défauts, « comme le soleil a ses taches[1] ». Leurs allégories sont peut-être poussées trop avant, selon le goût de leur époque, mais tout cela, « dans le fond, remarque justement Bossuet, était venu des apôtres et de leurs disciples[2] ». Il faut avoir l'esprit bien mesquin pour ne pas les absoudre de ces fautes vénielles.

La vérité, c'est qu'ils ont manié en maîtres l'Écriture, dont ils étaient nourris, et que quiconque les lit sans parti pris est insensiblement

1. Bossuet, *Défense de la tradition...*, livre IV, chap. XVIII.
2. Id., *ibid.*

gagné par la grandeur, la suite et la profondeur de leurs pensées.

Quelqu'un veut-il devenir « un solide interprète des Écritures »? « Qu'il lise et relise les Pères », répond Bossuet. Les modernes peuvent les dépasser en savoir positif, mais ils n'égaleront pas leur compréhension de la parole inspirée. « S'il trouve dans les modernes quelquefois plus de minuties, poursuit Bossuet, il trouvera très souvent dans un seul livre des Pères plus de principes, plus de cette première sève du christianisme, que dans beaucoup de volumes des interprètes nouveaux, et la substance qu'il y sucera des anciennes traditions le récompensera très abondamment de tout le temps qu'il aura donné à cette lecture. Que s'il s'ennuie de trouver des choses qui, pour être moins accommodées à nos coutumes et aux erreurs que nous connaissons, peuvent paraître inutiles, qu'il se souvienne que dans le temps des Pères elles ont eu leur effet, et qu'elles produisent encore un prix infini dans ceux qui les étudient; parce qu'après tout, ces grands hommes sont nourris

de ce froment des élus, de cette pure substance de la religion, et que, pleins de cet esprit primitif, qu'ils ont reçu de plus près et avec plus d'abondance de la source même, souvent ce qui leur échappe et qui sort naturellement de leur plénitude est plus nourrissant que ce qui a été médité depuis[1]. »

III

Nourrissantes, propres à entretenir et à développer la vie intérieure, les œuvres des Pères le sont au plus haut point. Elles contiennent un aliment spirituel de premier ordre. Elles sont gorgées de suc moral et divin.

« Celui qui désire atteindre la perfection, remarque saint Benoît dans sa *Règle*, a les doctrines des saints Pères, dont l'observation conduit l'homme au sommet de la perfection[2]. » Et plus loin : « Quel est le livre des saints Pères catholi-

1. Bossuet, *Défense de la tradition*, livre IV, ch. XVIII.
2. *Regula S. Benedicti*, cap. LXXIII.

ques où l'on ne puisse trouver indiqué le moyen le plus sûr à prendre pour parvenir à notre Créateur[1]? » « Combien certaines paroles des Pères sont substantielles, propres à nourrir les âmes! » s'écrie à son tour, en passant à ce passage, un fils aimant du grand patriarche des moines[2]. »

Perfection, union à Dieu : ces deux choses ne concernent pas seulement les religieux, mais aussi les humbles chrétiens que nous sommes.

Si la lecture des Pères doit nous amener plus sûrement à l'une et à l'autre, pourrions-nous hésiter un instant à l'entreprendre? « Une vie plantureuse est enclose là, écrivait tout récemment de la patrologie un laïc de marque ; nous l'y cherchons trop peu », ajoutait-il mélancoliquement[3].

Serait-ce parce que les écrits des Pères font date et qu'il ne manque pas d'auteurs modernes plus accessibles et qui les valent? A cela je

1. *Regula S. Benedicti*, cap. LXXIII.

2. Dom I. van Houtryve, *La vie dans la paix*, abbaye du Mont-César, Louvain, 1921, p. 68.

3. E. Baumann, *L'anneau d'or des grands mystiques*. Paris, Grasset, 1924, p. 23.

répondrai, avec un ami de la spiritualité antique, et sans mésestimer le moins du monde ce qui a été écrit depuis, — car il ne convient pas de renouveler, à propos des saints, la fastidieuse querelle des anciens et des modernes — : « Une seule page des Pères de l'Église, d'un saint Ignace d'Antioche par exemple, d'un saint Augustin, d'un saint Jérôme, d'un saint Ambroise, d'un saint Bernard, contient plus de choses que des volumes entiers de telle littérature ascétique moderne[1]. »

Un auteur mystique anglais contemporain s'exprime dans le même sens : « Pour ceux, écrit-il, qui ont le temps et la capacité de pénétrer sous l'écorce du langage, qui peuvent lire le texte original ou se procurer une bonne traduction, il n'y a pas d'exercice, après la lecture de la sainte Écriture, qui soit aussi stimulant au bien. Chaque mot d'un Père ou d'un Docteur est un mot qui a fait ses preuves, qui a nourri et formé des âmes : l'Église a grandi autour de ces

1. Dom E. Vandeur, *La vierge chrétienne, sa journée*, p. 70.

pensées comme des villes qui se sont formées autour du sanctuaire d'un saint. Les Pères ont un message pour tout cœur humain. D'une part, ils ont vécu face à face avec la nature humaine ; d'autre part, ils étaient dans l'idée que Dieu travaille incessamment sur la nature humaine et en sa faveur. Aussi sont-ils toujours pleins d'actualité. Dans les Pères, on ne trouve pas de sentimentalité morbide, de bruyante déclamation, ou des demi vérités. Tout y est réel, solide, sobre et vrai[1]. »

*
* *

Le fait est que leur manière de traiter des choses de l'âme est empreinte d'un réalisme savoureux qui repose de notre style moderne, mièvre et édulcoré. Ils ont le don, hérité directement de Jésus lui-même, qui ne parlait qu'en paraboles, d'emprunter leurs expressions au monde de la vie quotidienne, au monde des choses visibles, afin de nous introduire graduel-

1. Mgr Hedley, *Retraite*.

lement et inséparablement à la contemplation de l'autre monde, celui des choses invisibles. La monnaie courante de la vie se change, entre leurs mains expertes, en or spirituel. Ils transforment tout ce qu'ils touchent. Avec du bois et du chaume, ils font les plus belles constructions mystiques qui soient. Ils ont le don de comprendre le mystère des choses, d'apercevoir des symboles et des figures là où le commun des hommes ne sait s'en trouver que d'ordinaire et de banal.

À leur école, vous verrez s'éveiller en vous, comme par enchantement, un sens précieux entre tous tant que nous vivrons par la foi : le **sens mystique.**

Vous me direz peut être que les choses utiles à l'âme sont noyées, chez les Pères, dans un flot de considérations sans intérêt. Au risque de paraître paradoxal, j'avoue que c'est là, à mon avis, un charme de plus. Les concentrés me déplaisent. Je préfère les lenteurs et les surprises de la découverte à la vérité qui m'est servie toute prête. J'aime à chercher, à la sueur de mon front, le pain qui nourrira mon âme.

Quand vous aurez pratiqué quelque peu les Pères, vous me comprendrez mieux. Vous vous rendrez compte alors de l'intérêt qu'il peut y avoir à lire paisiblement, sans se hâter et sans sans rien passer. Je vous vois déjà en train de glaner le grain nécessaire à votre subsistance spirituelle dans ces champs odorants de moisson que sont les écrits des Pères. « On lit une page, deux pages, sans rien trouver peut être qui attire spécialement la réflexion de l'âme : mais infailliblement le moment vient, l'âme s'est doucement échauffée, elle commence à prendre intérêt : une phrase, un seul mot parfois se présentent sur lesquels ne tarde pas à se concentrer son attention. Semblable à l'homme qui vient de découvrir une veine de quelque métal précieux, elle fouille plus avant, elle scrute courageusement toute la profondeur de cette phrase, de cette expression : elle en suce avidement toute la moelle. C'est la méditation naturelle, sans apprêt, naissant simplement du contact de l'âme avec la vérité[1]. »

1. Dom G. Morin, *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*. Paris, Desclee, 3e ed., 1921, p. 121.

*
* *

La meilleure preuve de l'excellence des œuvres des Pères au point de vue spirituel, c'est l'usage constant qu'en fait l'Église dans sa prière officielle. Leurs homélies, leurs commentaires des Livres saints, sont le pain quotidien dont elle se nourrit. Il vous suffira d'ouvrir le *Bréviaire* pour vous rendre compte que la pensée des Pères constitue la moelle de la piété romaine.

Voulez-vous toucher du doigt, en quelque sorte, l'âme de Rome? vous la trouverez dans les morceaux choisis de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jean Chrysostome, de saint Léon, de saint Grégoire le Grand, de saint Bernard, pour ne parler que des principaux et des plus souvent cités, morceaux choisis groupés, avec un art divin, dans cette anthologie merveilleuse qu'est le *Bréviaire*. Vous respirerez son parfum en butinant les fleurs variées de cette anthologie.

Enivrez-vous; vous ferez ensuite votre miel et quel bon miel! Je ne m'étonne pas que Newman

ait considéré qu'il avait fait un pas important vers le catholicisme le jour où il s'était mis à lire le *Bréviaire romain* et à le réciter[1].

C'est qu'en réalité, comme on l'a justement remarqué, « les écrits des saints Pères constituent un fonds considérable de la piété de l'Église. Faute de les connaître, on goûte insuffisamment cette douceur et cette force dont l'Esprit Saint l'a remplie[2] ».

On voit trop l'Église par le dehors : on ne pénètre pas assez dans son intimité ; on en ignore trop la vertu cachée qui est de procurer aux âmes un contact permanent avec Jésus-Christ !

*
* *

Régulièrement soumis à cette suralimentation

1. Dans sa récollection du mois de mars 1886, il note, comme événement mémorable, la connaissance qu'il a faite du *Bréviaire romain* et l'habitude qu'il a prise de s'en servir : « My knowing and using the Breviary. » Anne Mozley, *Letters and Correspondence of J. H. Newman*. Londres, Longmans, 1911, vol. II, p. 158.

2. Dom E. Vandeur, *La vierge chrétienne dans sa famille : sa journée*, p. 69.

spirituelle, vous verrez s'accroître en vos âmes l'esprit de foi. Comment en serait-il autrement? Les Pères ont eu une foi à toute épreuve, mes chers amis, une plénitude de foi étonnante. Leur esprit de foi est reconnu des hérétiques eux-mêmes. Julien d'Eclanum, un adversaire de saint Augustin, qualifie saint Athanase de « *vir magnae constantiae, fidei sanissimae*[1] », d' « homme d'une grande constance, d'une foi très saine ». Il se réclame de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de Théodore de Mopsueste, comme de théologiens « tout resplendissants de santé catholique : *disputatores catholica sanitate fulgentes*[2] ».

Ces grands hommes sont, du point de vue catholique, d'une santé à toute épreuve. Ce sont les forts, les robustes, les colosses, ceux chez qui le microbe de l'erreur n'a pas eu la moindre prise, de beaux organismes spirituels en un mot, « *catholica sanitate fulgentes* », des gens qui « respirent la santé », pour me servir d'une expression

1. Augustin, *Opus imperfectum contra Julianum*, I, 75.
2. Id., *ibid.*, III, 111.

courante qui rend bien le sens du texte que je vous cite.

L'impression qu'ils donnent à leurs contemporains est celle d'un catholicisme hors pair. « *Vir maxime catholicus* », déclare, dans un dialogue de Sulpice Sévère[1], le moine Postumianus qui revient de visiter saint Jérôme à Bethléem. Jérôme est un homme qui n'a pas son pareil comme catholique. C'est le catholique au superlatif si vous voulez !

Lui-même, amené à s'expliquer, dans une lettre à Læta, belle-fille de la grande Paula, sur le programme de lecture qu'il convenait de proposer à sa petite enfant, conseille de lui mettre entre les mains les œuvres de saint Cyprien, de saint Athanase et de saint Hilaire : « Qu'elle se délecte, ajoute-t-il tout aussitôt en mode de recommandation, dans les traités et dans le talent des écrivains en qui ne vacille pas l'esprit de foi : *in quorum libris pietas fidei non vacillet*[2]. »

Retenez cette formule : elle caractérise à mer-

1. Sulpice Sévère, *Dial.*, I, 7.
2. Jérôme, *Ep.* CVII, 12.

veille ce qui fait le fond de l'œuvre des Pères : l'esprit de foi, « *pietas fidei* », un esprit de foi qui n'est jamais en défaut.

*
* *

Les Pères ont eu non seulement une plénitude de foi étonnante, mais une foi pressée d'entrer en possession, et non point cette foi ternie par je ne sais quel alliage terrestre qui est celle de la plupart d'entre nous, une foi agissante, une foi que certains ont soulignée à l'encre rouge de leur sang.

Un saint Ignace est pris littéralement de la folie du martyre. Ce serait pour lui le pire des malheurs si les chrétiens allaient, en s'interposant, l'empêcher de le subir. Je ne puis lire sans émotion son testament spirituel. Quel fond d'âme il exprime ! Écoutez : « J'écris à toutes les Églises ; je leur mande à toutes que je meurs volontiers pour Dieu, si vous ne m'en empêchez pas. Je vous en conjure, ne me témoignez pas une bienveillance intempestive. Laissez-moi devenir la

pâture des bêtes : par elles j'entre en possession de Dieu. Je suis le froment de Dieu, et je suis moulu par la dent des bêtes, pour devenir le pain blanc du Christ[1]... »

Je vous ferai remarquer en passant, avec un commentateur[2], que saint Ignace parle ici au présent : Je suis le froment de Dieu... Je suis moulu par la dent des bêtes... Son désir est si vif qu'il le voit d'avance réalisé...

« Caressez-les plutôt, continue-t-il, afin qu'elles deviennent mon tombeau et qu'elles ne laissent rien subsister de mon corps... Si je pouvais jouir des bêtes qui me sont préparées! Je souhaite qu'elles accomplissent vite leur besogne. Je les flatterai, pour qu'elles me dévorent tout de suite, et qu'elles ne fassent pas comme pour certains qu'elles n'osaient pas toucher. Si elles refusent, je les forcerai. »

Que dites-vous, mes amis, de ce condamné à

1. Ignace d'Antioche, *Ep. ad Romanos*, IV-VIII [Je reproduis ici la traduction de l'abbé R. Aigrain dans *Pour qu'on lise les Pères*, Paris, Bloud, 1922, p. 102 et ss.].

2. *Ibid.*, p. 103.

mort qui appelle les bêtes comme des sœurs, comme des libératrices? Vraiment, quel appétit du martyre chez de tels chrétiens! A côté de ces géants, ne sentez-vous pas combien nous sommes de petite taille, nous les « hommes de peu de foi » dont parlait Jésus, que la moindre souffrance attriste et rebute?

Mais j'ai tort d'interrompre, par des réflexions qui risquent de le déflorer et de l'abîmer, le cantique de cette foi puissante au point de faire éclater les formules qui l'expriment.

« Qu'aucune créature, visible ou invisible, continue Ignace, ne m'envie la possession de Jésus-Christ. Feu, croix, corps à corps avec les bêtes, lacération, écartèlement, dislocation des os, mutilation des membres, écrasement de tout le corps, que tous les cruels supplices imaginés par le diable tombent sur moi, pourvu que je possède Jésus-Christ! »

Ce que je viens de dire d'Ignace d'Antioche, il faudrait que je le répète à propos de Polycarpe de Smyrne. Sa réponse au proconsul, qui le pressait de blasphémer Jésus-Christ, a traversé

l'histoire : « Il y a quatre vingt six ans que je le sers, répondit Polycarpe, et jamais il ne m'a fait aucun mal. Comment pourrais je blasphémer mon roi et mon Sauveur[1] ? »

Je ne crois pas qu'un vrai chrétien puisse lire ce texte sans se sentir piqué au cœur d'une vive émotion. « Jamais la joie et le saint orgueil de servir le bon maître Jésus ne se sont exprimés plus fièrement. Il n'y a pas un vers héroïque de Corneille, pas un mot lapidaire rapporté dans notre histoire, qui puisse recéler pour nous un plus grand pouvoir d'émotion[2]. » Cette profession de foi de Polycarpe est, comme tout à l'heure la lettre testamentaire du martyr Ignace, la plus belle traduction au dehors de cette paix exultante que l'Apôtre conseillait aux fidèles de Colosses d'entretenir au dedans de leurs cœurs[3].

*
* *

1. *Martyrium Polycarpi*, IX.
2. B. Aigrain, *Pour quoi lire les Pères*, p. 146.
3. « ... Et pax Christi exultet in cordibus vestris. » Paul. *Ad Colossenses*, III, 15.

Au temps des Pères apostoliques, on confessait Jésus-Christ dans l'arène, et cette confession sanglante valait la plus belle des apologétiques. Ces vaillants athlètes du Christ laissaient volontiers tomber le stylet, qui avait si souvent gravé sur la membrane l'expression d'une foi tendre et ardente, pour répandre, sous les coups du glaive ou la dent des bêtes, comme le trop-plein de leur âme toute débordante d'enthousiasme.

Au temps des Pères nicéens, l'ère des persécutions est close, mais le péril des hérésies demeure. L'ivraie pullule littéralement dans ce champ du Père de famille qu'est l'Église. Le bon froment est presque étouffé et l'on peut se demander avec anxiété si les temps prédits par l'Évangile ne sont pas venus où le Fils de l'homme, de retour sur la terre, n'y trouvera plus de foi. L'arianisme s'étend comme une lèpre sur tout le monde catholique, sans compter ces autres virus perfides : manichéisme, donatisme, novatianisme, priscillianisme, qui viennent, dans les diverses églises, se surajouter à l'infection générale et en accroître la malignité.

C'est toujours la lutte, vous le voyez; seulement, la physionomie de l'arène a changé du tout au tout. Le champ de bataille, ce sont désormais les Écritures et l'on se bat maintenant avec les hérétiques, comme on se battait tout à l'heure avec les lions, les tigres et les léopards.

Alors surgissent, comme par enchantement, des divers points de l'horizon chrétien, ces hommes riches de doctrine qui usent littéralement leurs forces à défendre l'orthodoxie menacée.

En Gaule, Hilaire de Poitiers connaît les rigueurs d'un rude exil en Phrygie, pour avoir osé braver l'empereur Constance qui s'efforçait d'amener les évêques à souscrire aux formules ariennes.

En Afrique, Augustin fait une guerre ouverte aux donatistes; il écrit d'importants traités; il multiplie les rencontres avec ses adversaires, pour mieux s'expliquer. Sa vie est dominée, on peut le dire, par le désir de communiquer à ceux qui s'écartent de l'Église la nostalgie de l'unité catholique.

De sa grotte de Bethléem, Jérôme, ce « lion de la polémique chrétienne », comme l'appelle Montalembert[1], fait servir à combattre l'erreur sa haute science scripturaire. « Les hérétiques le détestent, écrit un de ses visiteurs, parce qu'il ne cesse de les attaquer[2]. » Le fait est qu'il a la dent dure. On le sait et, quand il y a quelque part un point compliqué de doctrine à éclaircir et à mettre en évidence, quand un novateur émet des idées suspectes, vite, on court porter l'affaire à sa barre. Il lutte jusqu'à la dernière heure.

A Alexandrie, c'est le prodigieux Athanase, le vaillant champion de l'orthodoxie, dont c'était précisément hier la fête, qui court sans cesse le monde, sous la menace du bras séculier, pour soutenir la foi de Nicée. C'est le « lutteur le plus acharné qui soit de la religion catholique : *catholicae religionis propugnator acerrimus* », lisons-nous dans le *Bréviaire*[3], qui signale comme un

1. Montalembert, *Les moines d'Occident*, Paris, Lecoffre, 3e éd., 1868, t. I, p. 165.

2. Sulpice Sévère, *Dial.*, I, 9.

3. *Breviarium romanum*, in festo S. Athanasii, *ad Matutinum*, II Noct., lect. IV.

trait de curiosité que cet habitué des grandes routes soit mort dans son lit[1]!

Il a beau subir exil sur exil, il ne s'émeut pas, convaincu que sa cause est la cause de la vérité, et que Dieu la fera triompher tôt ou tard. Entre temps, quand il a un peu de répit chez lui ou même tandis qu'il se cache, il compose des traités incomparables sur les vérités théologiques les plus profondes et les plus abstruses.

Songez à l'affadissement religieux de notre époque, où l'on fait si bon marché des doctrines, où ne semblent compter vraiment que les choses matérielles et tangibles, où ce que l'on nomme « *les idées* » n'excite guère plus que de maigres enthousiasmes, et vous apprécierez mieux alors, par contraste, cette foi puissante à transporter les montagnes qui animait nos grands docteurs.

*
* *

Ne croyez pas d'ailleurs qu'ils aient eu à se

1. *Breviarium romanum*, loc. cit., lect. VI : «... Alexandriae mortuus est in suo lectulo... »

forcer le moins du monde pour témoigner, devant les sages du siècle, en faveur de Jésus-Christ et de sa doctrine. « *Ubi amatur, non laboratur*; *aut, si laboratur, labor amatur* : Quand on aime, on n'éprouve pas de peine à travailler, ou, si l'on en éprouve, on aime cette peine. » Cette foi toute débordante, prête à s'affirmer à la moindre attaque, procède, à n'en point douter, d'un amour peu commun de l'Église où ils l'ont puisée.

Il y a deux manières d'aimer l'Église, mes chers amis : une manière que j'appellerais cérébrale et froide, qui se réduit à une simple affirmation abstraite, et une manière intime et cordiale, qui vient, celle-là, des viscères de l'âme, *ex visceribus animae*, et qui se traduit par ces expressions empreintes de lyrisme, qui jaillissent parfois spontanément de la plume d'un écrivain. Cette seconde manière, c'est celle des Pères. Elle est communicative et vous gagnera bien vite. Les Pères ont été vraiment les fils de l'Église; ils ont eu un sentiment très vif de sa maternité. Volontiers, ils parlent de l' « *ecclesia mater* »,

de l' « *ecclesia matrix* »[1], c'est-à-dire de l'Église mère et nourricière des âmes.

Ce titre de mère, qu'ils lui prodiguent à l'envi, n'est pas, de leur part, un qualificatif banal plus ou moins empreint de rhétorique; c'est un cri filial et instinctif. L'Église ne leur a-t-elle pas transmis ce qu'ils ont de plus cher au monde : la vie de l'Esprit? « *In ea*, écrit saint Irénée de l'Église[2], *disposita est communicatio Christi, id est Spiritus sanctus, arrha incorruptelae et confirmatio fidei nostrae et scala ascensionis ad Deum* : Le Christ nous a communiqué, par l'Église, l'Esprit Saint, qui nous est une arrhe d'incorruption, une confirmation de notre foi et une échelle d'ascension vers Dieu. » Dès lors, n'ont de vraie joie sur la terre et surtout de vraie vie que ceux qui savent se suspendre, comme les enfants, aux « mamelles maternelles » de l'Église, « *mamillis matris*[3] ». Quiconque n'est pas avec l'Église est un bâtard, car « il ne

1. Cyprien, *Ep.* LXXI, 2 ; *De catholicae Ecclesiae unitate*, 23.
2. *Haereses*, III, 24, 1 ; cf. II, 32, 4.
3. Irénée, *Haereses*, III, 24, 1.

peut avoir Dieu pour père celui qui n'a pas l'Église pour mère : *habere non potest Deum patrem qui Ecclesiam non habet matrem* », remarque saint Cyprien[1].

N'ont de réelle sécurité, aussi, que ceux qui mangent l'agneau dans cette maison qu'est l'Église, que ceux qui traversent la mer orageuse du monde dans cette nouvelle arche de Noé. « Celui qui mange l'agneau hors de cette maison, est un profane, déclare saint Jérôme ; celui qui n'est pas dans l'arche de Noé périra quand viendra le déluge : *Quicumque agnum extra hanc domum comederit, profanus est ; si quis in arca Noe non fuerit, peribit regnante diluvio*[2]. »

Sentez-vous, mes chers amis, la haute portée de ces solennelles affirmations des Pères? Elles sont brûlantes d'émotion ; elles sortent toutes chaudes de leurs cœurs aimants. Comme ils voudraient étendre loin la maternité de l'Église! Comme ils voudraient en dilater les parvis!

1. Cyprien, *De catholicae Ecclesiae unitate*, 6.
2. Jérôme, *Ep.* XV, 2.

Comme ils voudraient que ceux qui se disent chrétiens fussent la joie de la mère Église, « *gaudium matris... Ecclesiae* [1] » !

Tout leur est bon de ce qui peut les aider à magnifier l'Église catholique, cette reine des Églises, que le philosophe Celse lui même, son ennemi pourtant, nomme, d'un terme saisissant, « la grande Église : μεγάλη ἐκκλησία [2] », par opposition aux sectes dissidentes. Ils n'ont pas de termes adéquats pour célébrer sa beauté et ils ne trouvent rien de mieux à lui appliquer que les qualificatifs brûlants donnés par l'Époux à l'Épouse dans le *Cantique des cantiques*.

C'est qu'elle est réellement, aux yeux d'Origène, cette Épouse même : « Moi je suis l'Église, lui fait il dire, moi je suis l'épouse, moi je suis sans tache, moi j'ai été établie gardienne de plusieurs vignes » Et l'Époux de répondre : « Vous n'êtes, par cela même, que meilleure entre toutes les filles, vous épouse, vous âme de l'Église, vous

1. Origène, *In Genes.*, Hom., X, 1.
2. Celse, dans Origène, *Contra Celsum*, V, 59.

êtes meilleure que toutes les âmes qui ne sont pas de l'Église[1]. »

Pour Augustin, elle est personnifiée dans le type de la femme forte dont il est question au livre des *Proverbes*, avec cette différence toutefois que, si la femme forte n'est pas facile à trouver, l'Église, elle, s'impose aux regards, car « elle est à découvert, haute, brillante, glorieuse, et elle est cela dans tout l'univers : *jam inventam, jam eminentem, jam conspicuam, jam gloriosam, jam ornatam, jam lucidam; jam, ut cito explicem, toto terrarum orbe diffusam*[2]. »

Vous le voyez : ces fils aimants sont épris de leur mère et intarissables sur ses charmes.

*
* *

J'ajoute qu'ils ont pénétré plus avant que le commun des fidèles dans le mystère de sa vie humano-divine. Ils ont eu la sensation intense de ce qu'est la catholicité. Le fait de l'Église les a

1. Origène, *In Cant.*, Hom., I, 7.
2. Augustin, *Sermo* XXXVII, cap. II, 2.

captivés, intéressés au plus haut point. Ils ont eu comme l'hallucination continuelle de sa présence mystique. Ils ont touché du doigt et palpé, en quelque sorte, son âme invisible. En voulez-vous un exemple caractéristique? Écoutez saint Ambroise décrire l'Église qui prie : « Formée par les Écritures nouvelles et anciennes, explique l'illustre docteur dans un de ses sermons sur le psaume CXVIII, et ne se jugeant pas méprisable, non seulement elle tient le Verbe par ses prières dans le secret de l'âme, — *orationibus in secreto cordis Verbum tenet*, — mais elle lui prodigue aussi comme des baisers mystiques par le moyen des voix du chœur qui psalmodient, — *psallentibus chori vocibus velut quibusdam eum osculis gratiae osculatur.*

C'est pourquoi, soutenue par le parfum des grenades, c'est-à-dire de ces fruits divers et innombrables qui sont principalement la foi, la grâce, la sagesse et la gloire, riche enfin des richesses de la vie éternelle, qui sont à droite et à gauche de l'Époux, elle provoque le Christ par l'intermédiaire des âmes saintes réunies pour le louer. Elle

dit : *Filles de Jérusalem, je vous ai adjurées de ne pas réveiller la bien-aimée avant qu'elle ne veuille l'être.* Alors, les filles de Jérusalem l'admirent ainsi que les saintes âmes des patriarches, des prophètes et des justes anciens, ainsi que les puissances célestes, et elles disent : *Quelle est celle qui monte toute blanche, appuyée sur son frère?* Cette épouse, c'est l'Église qui brille dans des solennités comme celle-ci [les vigiles] et qui, après avoir été sombre pendant le jour, resplendit et reluit au sein des nuits : ... *talibus solemnitatibus fulget Ecclesia : et quae ante per diem fusca erat, jam splendet in noctibus et relucet*[1]. » Je ne crois pas qu'aucun liturgiste ait jamais rendu depuis, avec un tel luxe d'images et une telle pénétration mystique, les charmes incomparables de l' « *ecclesia orans* », de l' « *ecclesia lucens et splendens* ». Je ne crois pas qu'aucun évêque ait eu davantage qu'Ambroise, lorsqu'il était assis à sa « *cathedra* », le sens profond de sa fonction de président d'assemblée, qu'aucun ait pris plus au

1. Ambroise, *In psalmum CXVIII expositio,* sermo XIX, 25-27.

sérieux et goûté plus que lui son rôle de sacrificateur de l'« hostie de louange ».

*
* *

Les Pères enfin, mes chers amis, ont aimé l'Église romaine d'un amour de prédilection ou, plus exactement, leur amour de l'Église catholique se confond, chez eux, avec celui de l'Église romaine qui en est, à leurs yeux, la vivante incarnation.

A la manière dont ils en parlent, on voit quelle estime ils ont pour elle. On a souligné la « magnificence verbale » d'Ignace d'Antioche, dans l'adresse de son *Épître aux Romains*, où il qualifie l'Église de Rome d' « Église aimée... digne de Dieu, digne d'honneur, digne de bénédiction, digne de louange, digne d'être exaucée, digne et chaste et présidente de l'amour, en possession de la Loi du Christ »[1].

Cette formule emphatique fait penser à la péri-

[1] P. Batiffol, *L'Église naissante et le catholicisme*, Paris, 1911, 3e éd., p. 167.

[2] Ignace, *Ep. ad Romanos*, adresse.

phrase chatoyante dont se sert, à la même époque, dans son épitaphe, le vieil évêque phrygien Abercius, pour exprimer la « majesté souveraine » de l'Église romaine, qu'il compare à « une reine aux vêtements d'or, aux chaussures d'or : *reginam... deaurato vestitu, auro calceatam*[1] ».

Oui, les Pères sont romains avant tout et leur romanité est leur plus beau titre de gloire.

Un saint Jérôme, par exemple, met son orgueil à se dire l' « *homo romanus*[2] », et il aime à se prévaloir de ce titre en face des mélétiens, qui veulent l'obliger à souscrire une profession de foi au moins inutile après celle de Nicée.

Il ne connaît qu'un cri de ralliement. Le voici : « Quiconque est en communion avec la chaire de Pierre est mien[3]. »

Et ne croyez pas que ce soit là, de sa part, un simple cri d'enthousiasme juvénile. Sa dévotion à la « *cathedra Petri* » persiste aussi vive et s'affirme même davantage à mesure qu'il monte

1. C. Kirch, *Enchiridion*, 155.
2. Jérôme, *Ep.*, XV, 3.
3. Id., *Ep.*, XVI, 2.

dans la vie. Quand, installé à Bethléem, il se rangera du côté de Théophile d'Alexandrie pour combattre l'origénisme, il lui rappellera que ce qu'il a de plus à cœur, c'est de se « souvenir toujours de la foi romaine louée par l'Apôtre : *Romanam fidem apostolico ore laudatam*[1] ». L'Église romaine est, pour lui, « le port très sûr de la communion » catholique : « *tutissimum communionis portum*[2] », le havre du salut où il fait bon, en temps d'orage, jeter l'ancre et s'abriter.

IV

N'ayant fait qu'un cœur et qu'une âme avec l'Église catholique romaine, il y a des chances pour que les Pères aient mieux pénétré sa pensée que qui que ce soit.

Il n'est rien, voyez-vous, qui ouvre les voies de l'intelligence comme la sympathie. On entre

1. Jérôme, *Ep.*, LXIII, 2.
2. Id., *Ep.*, CXXVII, 5.

d'autant plus intimement dans l'état d'esprit de quelqu'un qu'on l'aime davantage. La sensibilité est, de sa nature, devineresse.

Qui aime Jésus garde tout naturellement sa parole ; qui aime l'Église garde tout naturellement sa doctrine.

Voilà précisément ce qui a fait que les Pères, amoureux obstinés de Jésus et de l'Église, sont aussi devenus les gardiens authentiques de la foi chrétienne et catholique. « Les Pères, a-t-on écrit fort justement, sont par excellence les témoins de la doctrine ; leurs œuvres rendent témoignage à la Lumière[1]. »

Aussi puiserez-vous à leur contact non seulement le goût de la vie mystique, c'est-à-dire de cette « vie cachée avec le Christ en Dieu », dont parle l'Apôtre[2], mais aussi l'amour de la saine doctrine catholique.

Songez que les Pères en ont été les ouvriers actifs, en ce sens qu'ils ont dû en préciser, au cours des âges, les points essentiels, au fur et à

1. Dom I. van Houtryve, *La vie dans la paix*, p. 68.
2. Paul, *ad Coloss.*, III, 3.

mesure des besoins. Ce sont eux qui ont élaboré, au prix d'efforts inouïs, cette doctrine théologique dont le génie synthétique de saint Thomas réunira plus tard les *membra disjecta* dans ce *Corpus* qu'est la *Somme*. L'effort qu'exigeait la synthèse est remarquable certes, mais les travaux préparatoires, qui l'ont rendue possible, ne le sont pas moins.

Les Pères devaient extraire des Écritures une doctrine conforme à la tradition catholique, et vous devinez tout de suite ce qu'avait d'ardu et de périlleux une pareille tâche. Ils ne l'auraient certainement pas accomplie avec une telle maîtrise s'ils n'avaient reçu de l'Esprit Saint cette « parole de connaissance » dont parle l'Apôtre[1], qui sert à l'instruction des autres.

Déjà, à leur époque, leur science scripturaire faisait l'admiration de leurs contemporains. Augustin rendait hommage au génie d'un Ambroise, d'un Jérôme, d'un Athanase, d'un Grégoire : « Ce sont de grands hommes, écri-

1. Paul, *Ep. I ad Corinth.*, XII, 8.

vait-il, et très savants dans les saintes Écritures, qui, par leurs travaux, ont été un secours précieux pour l'Église et pour les bonnes études des fidèles[1].» Ailleurs, pensant au présent et faisant un retour sur le passé, il écrivait encore : « Il y a maintenant dans l'Église et il y a toujours eu des docteurs consommés en science, en éloquence et en connaissance de la Loi[2]. »

*
* *

Les Pères sont les Docteurs de la Loi nouvelle. Ils constituent, au point de vue dogmatique, l'avant-garde de l'Église. Ce sont ces chefs de l'Église, ces « *duces Ecclesiae* », dont parle saint Jérôme, qui « ouvrent les portes des mystères de Dieu et connaissent les secrets des Écritures, qui ont la clef de la science pour ouvrir les portes aux peuples qui leur sont confiés[3] ».

Dans son Encyclique *Aeterni Patris*, Léon XIII fait un tableau d'ensemble des services rendus à

1. Augustin, *Ep.*, CXLVIII, 6.
2. Augustin, *Sermo* XXXVII, 3.
3. Jérôme, *Comm. in Is. proph.*, cap. XIII, 2.

l'Église, au point de vue doctrinal, par la génération patristique.

Au berceau du christianisme, les erreurs subtiles du gnosticisme, sous ses diverses formes, se heurtent à la dialectique savante et enflammée d'un Justin et d'un Irénée. Clément d'Alexandrie écrit sur une foule de sujets et se préoccupe de déterminer les rapports de la foi avec la raison. Origène, génie prodigieux, publie des livres précieux, malgré les erreurs qu'ils peuvent contenir, pour l'interprétation des Écritures et l'explication des dogmes sacrés.

L'âge d'or patristique, qui suit la paix de l'Église, est plus fécond encore, si possible, pour l'histoire des dogmes. « Les écrits que le grand Athanase et Chrysostome, le prince des orateurs, nous ont laissés sur l'âme humaine, les divins attributs et autres questions de souveraine importance, sont, au jugement de tous, d'une telle perfection qu'il semble impossible de rien désirer de plus riche et de plus profond. »

Basile et les deux Grégoire font servir les trésors de science, qu'ils ont acquis à Athènes, « à

la réfutation des hérétiques et à l'enseignement chrétien ».

Mais, de ce glorieux ensemble, se détache en plein relief la figure incomparable d'Augustin, l'homme de doctrine, le penseur chrétien par excellence, « qui, pénétré à fond de toutes les sciences divines et humaines, armé d'une foi souveraine, d'une doctrine non moins grande, combattit sans défaillance toutes les erreurs de son temps. Quel point de la philosophie n'a-t-il pas touché, n'a-t-il pas approfondi, soit qu'il découvrît aux fidèles les plus hauts mystères de la foi, tout en les défendant contre les assauts furieux de ses adversaires; soit que, réduisant à néant les fictions des académiciens et des manichéens, il assît et assurât les fondements de la science humaine, ou recherchât la raison, l'origine et la cause des maux sous le poids desquels l'humanité gémit. Avec quelle émotion, quelle profondeur, n'a-t-il pas traité des anges, de l'âme, de l'esprit humain, de la volonté et du libre arbitre, de la religion et de la vie bienheureuse, du temps et de l'éternité et jusque de la

nature des corps sujets aux changements[1] ! »

Telle est, mes chers amis, brièvement résumée par la plume autorisée de l'illustre Léon XIII, la riche substance doctrinale que vous trouverez répandue çà et là dans les œuvres innombrables des saints Pères.

*
* *

Je dis, remarquez le, répandue çà et là, car, encore une fois, sauf dans quelques traités composés par eux sur telle question déterminée, ne vous attendez pas à trouver leur pensée sur la trinité, sur la grâce, sur le libre arbitre, groupée en un corps de doctrine à la façon d'une thèse théologique en forme, telle que nous la concevons aujourd'hui.

Ce n'est point là leur manière. Les écrits des Pères sont un parterre fleuri, mais un parterre où les fleurs, au lieu d'être groupées en massif, sont plutôt disséminées çà et là, au sein d'une

1 Encyclique *Aeterni Patris*, trad des *Questions actuelles*, Paris, Bonne Presse, p. 57-61.

abondante verdure. Chacune d'elles n'en recèle pas moins son miel de doctrine, miel d'autant plus savoureux qu'il se dissimule davantage au fond d'un calice odorant et dans un berceau de feuillage.

C'est, en effet, au milieu des explications touffues d'un commentaire ou d'une homélie et, même, dans le décousu d'une lettre pleine d'abandon, que gît la plupart du temps, chez les Pères, l'idée doctrinale. Aussi Mabillon, ce grand familier des Pères, pouvait-il écrire qu' « il y a souvent autant de dogme dans les expositions des Pères sur l'Écriture que dans leurs livres de dogmes même[1] ».

Habituez-vous donç à flairer le bon miel doctrinal que contiennent les œuvres des Pères, non seulement leurs traités, mais encore leurs expositions de l'Écriture et même leur correspondance. Butinez, butinez sans cesse. L'âme de tout chrétien cultivé devrait être l' « *apis argumentosa* :

1. Dom J. Mabillon, *Réflexions sur la réponse de M. l'abbé de la Trappe au traité des études monastiques*, Paris, 1692, p. 209.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

l'abeille industrieuse », qui bourdonne nerveuse et vorace près des buissons en fleurs.

*
* *

Je rougis de honte quand je vois une Madame de Sévigné s'échauffer sur la question de la grâce et du libre arbitre, et conseiller à sa fille de mettre un peu son « nez dans le livre de la *Prédestination des saints* de saint Augustin et du *Don de la persévérance*[1] ». Et ne croyez pas que ce soit là de la frime. Elle a lu les traités qu'elle conseille. Elle s'est fait une opinion personnelle en les lisant. Les in folio ne lui font pas peur et, par les jours de pluie, quand elle est aux Rochers ou à Vichy, il lui arrive parfois d'en parcourir un en douze jours. C'est la bonne manière, pour elle, d'être riche de santé spirituelle[2].

Quels sont les laïcs d'entre nous, dites-moi, — je ne parle pas uniquement des femmes, mais même des hommes, ce qui est moins excusable,

1. Mme de Sévigné, *Lettres*, éd. Monmerqué, t. VI, p. 487.
2. Ch. J. Calvet, *Les idées morales de Madame de Sévigné*, Paris, Picard, 1904, 3e éd., p. 6, et aussi p. 33 et ss.

— qui ont lu ou, sans aller si loin, qui connaissent seulement de nom le *De praedestinatione sanctorum* et le *De dono perseverantiae* de saint Augustin?

Il faut avoir le courage d'avouer notre déchéance au point de vue de la piété et des études religieuses. Il y a, entre ces pieux laïcs du XVII[e] siècle et nous, tout un fossé creusé par l'athéisme perfide des encyclopédistes, par la révolution satanique, comme l'appelait le comte de Maistre, par l'atmosphère empestée de scepticisme, enfin, qui nous pénètre par tous les pores et nous anémie à notre insu, fossé que nous n'arriverons à combler que très péniblement. C'est un fait que nous nous contentons trop souvent de babiolles au point de vue religieux. Je l'ai écrit et je me plais à le répéter ici : « Les in-folio nous font peur; ils sont trop lourds pour nos mains délicates[1]. »

Le type du laïc-théologien a disparu et c'est infiniment regrettable. Il ne tient qu'à vous de de le ressusciter, mes chers amis. Pourquoi ne

1. Dr D. Gorce, *Beatus Vir*, Paris, Desclée, 1926, p. 22.

pas réagir contre l'état de choses que je vous signale? Pourquoi ne pas mettre vous aussi votre nez dans les écrits des Pères?

Essayez donc, et je gage que vous vous prendrez au jeu. D'autres s'y sont pris avant vous. Sainte-Beuve rapporte, dans son *Port-Royal*, le propos charmant du jeune Lancelot, alors simple clerc tonsuré au Séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et bientôt un des solitaires de Port-Royal, au sujet des Pères dont la lecture l'avait tout à fait conquis : « Il n'y a plus d'hommes comme ceux là, disait-il volontiers à ses camarades (il parlait de saint Chrysostome, de saint Ambroise, de saint Augustin, et des autres); et, s'il y en avoit seulement un, je partirois dès cette heure et je m'en irois le chercher, fût-il au bout du monde, pour me jeter à ses pieds et pour recevoir de lui une conduite si pure et si salutaire[1]. »

Je voudrais bien faire passer en vous tous, ce soir, quelque chose de l'enthousiasme patristique de ce bon Lancelot.

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 436

ÉPILOGUE

Encore faut-il, et c'est par là que je termine, que cette étude doctrinale des Pères vous soit profitable, que vous l'entrepreniez dans les meilleures conditions de sécurité possible. Pour cela, il importe au plus haut point de savoir unir la connaissance de la théologie positive — celle dont je vous parle — et celle de la théologie dogmatique, qui fera l'objet de ma prochaine conférence.

Il ne faut en aucune façon — et je vous prie de bien graver ceci en votre mémoire — séparer l'étude des Pères, c'est-à-dire la tradition écrite, de l'étude de la tradition vivante, opposer l'Église ancienne à l'Église actuelle. Sinon, vous n'auriez du catholicisme que l'écorce ; vous en perdriez

la moelle, l'essence. C'est à la lumière de l'Église toujours vivante, ne l'oubliez pas, que vous devez lire les écrits de ses grands morts.

Si les gens de Port-Royal s'en étaient souvenus, ils n'auraient certainement jamais versé dans l'hérésie. Voilà cependant des hommes pétris de patristique s'il en fût ; voilà des amis authentiques des Pères, ou je me trompe. Et pourtant voilà des hommes à qui le sens catholique a totalement fait défaut. Un historien moderne du sentiment religieux, que vous connaissez tous, l'abbé Bremond, a finement analysé l'état d'esprit dont je vous parle. « Faute de maîtres, écrit-il des pieux solitaires, ils ont des livres, Augustin, Jérôme, toute la patrologie. Livres excellents, mais dont le texte inerte prête à des contre-sens fanatiques, lorsqu'on les sépare de la tradition vivante qui les éclaire, les redresse au besoin, les complète, les continue. Élèves eux aussi d'Augustin, les Pères du Concile de Trente en savent plus long sur la grâce que le Docteur de la grâce. François de Sales, précisément parce qu'il a recueilli l'héritage mystique de l'Église

primitive, du moyen âge, de la Renaissance, précisément parce qu'il se trouve en possession de rendre son propre témoignage au divin travail qu'il voit de ses yeux se poursuivre dans les âmes, est un directeur plus bienfaisant, plus sûr que saint Jean Climaque. »

Non, pas plus en religion qu'en autre chose, tout n'est pas dans les livres. Malheur aux gens livresques! En littérature et en histoire, ce sont des gens de parti pris, en somme des incomplets; en religion, ils versent facilement et presque à leur insu dans l'hérésie. « On sait bien du reste, poursuit Bremond, toujours à propos des bons Messieurs de Port-Royal, qu'une éducation toute livresque ne fera jamais que des primaires, des demi-barbares. De là naissent les fanatismes littéraires, politiques, religieux : par là souvent commencent les sectes. *Fides ex auditu*, dit l'Écriture, et cela est vrai du bon sens, du goût, de l'intelligence, des mœurs, de la piété même, comme de la foi. Aux plus beaux livres, aux plus saints, pour qu'ils portent leurs vrais fruits, doivent s'ajouter les mille gloses civilisantes,

humanisantes du foyer, du collège, de la chaire, des salons, du forum, en un mot de la vie. Ces gloses dégagent l'esprit, le sauvent des obscurités, des rigidités, des insuffisances fatales de la lettre. Un villageois qui n'aurait appris le français qu'à l'école des anciens classiques, parlerait, écrirait fort mal. Nous le prendrions pour un Allemand. Exclusivement formés par des morts lointains, les solitaires feront plus ou moins la même figure. Leurs mots, leurs termes seront d'Augustin ou de Grégoire, et cependant ils ne parleront pas catholique. Ils sentiront l'étranger. Ils le savent du reste, ils le veulent et ils en sont fiers. Ainsi notre villageois prouverait, textes en main, aux bons écrivains d'aujourd'hui, qu'ils ne soupçonnent pas les délicatesses de la langue. Par là s'explique cette humilité panachée d'orgueil que nous avons remarquée chez eux. Ils s'abîment aux pieds des Pères, ils se redressent devant nous et nous toisent du haut de leur piédestal patristique. Morgue dévote, la plus irritante de toutes, la plus inguérissable et qui les mure, si l'on peut dire,

dans leur isolement superbe. La contradiction rendra le mur plus épais. Ils se complaisent dans les défiances qu'ils provoquent, dans les anathèmes qui les frappent et qui, du même coup, les consacrent. Ils inquiètent M. Olier et M. Vincent : ils auraient ravi saint Augustin. Il leur est bon de n'avoir pas les faveurs d'une Église décadente. Aussi réduisent-ils autant que possible leur communion intime avec le catholicisme de leur temps, le seul néanmoins en qui survive l'Église d'autrefois, le seul qui garde le bénéfice des *promesses* et du long travail des siècles. *Dereliquerunt me fontem aquae vivae*, dirais-je, si l'éloquence m'était permise, *et foderunt sibi cisternas*... Ils ont abandonné la source jaillissante, ancienne toujours et toujours nouvelle, ils se sont creusé de chétives citernes dans les bas-fonds de leur désert, des citernes qui ne tiennent pas l'eau, *cisternas dissipatas*[1]. »

La délicieuse page en vérité! Je lui trouve, pour ma part, un parfum enivrant de catholi-

1. H. Bremond, *Histoire du sentiment religieux*, t. IV, p. 254-256.

cisme. Elle montre si heureusement comment la nécessité d'un magistère vivant se prouve par un simple rappel des lois éternelles de la pensée humaine, fille du bon sens, que je voudrais qu'elle fût comme le fermoir d'or de cette petite introduction à l'étude des Pères.

*
* *

Donc : pas d'opposition possible entre l'Église des Pères et l'Église tout court, entre l'Église qui a été et celle qui est. Il n'y a pas deux Églises : celle du passé et celle du présent ; il n'y a qu'une Église qui se continue et qui se développe le long des siècles, animée par le souffle du même Esprit. C'est précisément de cette continuité, de ce développement harmonieux que je voudrais que vous prissiez conscience. Mais cela ne viendra qu'à la longue, quand vous aurez assez de maturité religieuse.

« *Quae est ista, quae progreditur quasi aurora consurgens* : Quelle est celle qui s'avance pareille à un lever d'aurore? » Telle est la dédicace carac-

téristique dont Newman faisait précéder ses « *Esquisses historiques*[1] » sur les Pères. Que vous vous laissiez prendre aux charmes de cette aurore qu'est l'âge patristique, je le veux bien, mais à condition que ses clartés enchanteresses vous acheminent progressivement à mieux apprécier ce plein midi de l'Église qu'est le moyen âge, tout radieux des lueurs étincelantes de la théologie enfin systématisée, plein midi qui ne connaîtra pas de déclin.

Et nous voici tout naturellement amenés, vous le voyez, par l'étude des Pères, au seuil de cette théologie qui fera précisément l'objet de ma prochaine conférence. L'étude des Pères nous conduit tout droit à saint Thomas qui, ainsi que le remarque Cajetan[2], « pour avoir profondément vénéré les saints docteurs qui l'ont précédé, a hérité, en quelque sorte, de l'intelligence de tous ». Familiers avec les Pères, vous comprendrez mieux saint Thomas. La patrologie bien

1. En exergue au début du vol. II des *Historical Sketches*.
2. Cajetan, In II^{am} II^{ae}, q. 148, a. 4, *in finem*.

entendue vous acheminera directement à la théologie dont elle est la voie royale.

Je gage que beaucoup d'étudiants en théologie goûteraient autrement leurs études s'ils consentaient à faire seulement quelque incursion chez les Pères[1] et, par delà les Pères, dans les saintes Écritures[2]. Comme les thèses de leur manuel prendraient alors chair et vie et perdraient ce caractère abstrait et froid qui les leur rend si souvent peu aimables! Alors la théologie profiterait à leur vie intérieure. Mais il est malheureusement encore des Grands Séminaires où la patrologie dort d'un éternel sommeil sous un linceul de poussière. Il y a évidemment là quelque chose d'anormal. Je le sais : il s'est trouvé, au cours de la crise moderniste, de triste mémoire, des esprits téméraires qui ont prétendu faire fi de la théologie dogmatique pour n'attacher de

1. Elle leur sera facilitée désormais par le *Précis de patrologie*, de F. Cayré, déjà signalé, et composé précisément à leur intention.

2. Je me permets de leur recommander, pour les y aider, ma *Lectio divina des origines du cénobitisme à saint Benoît et Cassiodore*. Paris, Picard, 1925.

valeur qu'à l'autre. Mais il serait tout à fait fâcheux aussi, par esprit de réaction exagéré, de négliger la théologie positive et de la mettre au rancart. De ce que certains en ont mal usé, il ne s'ensuit nullement qu'il n'en faille pas user du tout.

L'esprit de l'Église est de les unir harmonieusement. C'est de cette harmonieuse synthèse que naît la véritable théologie catholique. On n'est pas un théologien complet tant qu'on n'a pas pris conscience de la complexité des doctrines. Je me rappelle le temps, qui n'est pas très lointain, où les hérétiques m'apparaissaient à travers le portrait vraiment trop schématique de mon manuel d'histoire de l'Église, comme des quantités négligeables. Je me demandais même ingénument comment on avait pu s'arrêter à discuter avec eux. Quand j'ai eu quelque peu fréquenté les Pères, j'ai tout compris. La vigueur et la subtilité de leur riposte m'ont été un indice de la difficulté réelle que présentait l'attaque. Une connaissance plus complète des hérésies m'a fait mieux entrer et dans l'état d'esprit des Pères qui

les ont combattues et dans celui de ceux qui les avaient conçues.

Je ne puis mieux vous dire d'ailleurs que ce que dit Bossuet : « Quiconque... veut devenir un habile théologien... qu'il lise et relise les Pères. »

Newman, qui avait noué avec eux un commerce intime, avait toujours les yeux tournés vers eux au cours de l'angoissante crise intellectuelle qui devait le conduire de l'anglicanisme au catholicisme : « Je ne cessais, écrivait-il, de me demander ce qu'à ma place auraient fait les Pères, eux dont les livres emplissaient ma chambre, dont le nom rencontrait à chaque instant mes regards. Qu'auraient-ils dit, qu'auraient-ils fait? Ma théorie (d'un anglicanisme restauré) faisait bonne figure sur le papier. Mais qu'auraient pensé de tout cela les Athanase, les Basile, les Grégoire, les Hilaire et les Ambroise? Plus je ruminais cette question, plus il me semblait qu'ils me donneraient tort[1]. » Vous avez là, pris sur le vif, un exemple frappant de la manière

1. Newman, *Essays critical and historical*, t. II, essay X, p. 74.

dont les Pères sainement entendus peuvent conduire à l'Église du Christ. Ce n'est pas étonnant. N'en sont-ils pas les plus beaux types représentatifs, l'incarnation en quelque sorte?

*
* *

Ceci dit, je termine, non sans m'excuser. Peut-être aurez-vous trouvé que ma conférence a tourné quelque peu au catalogue de librairie. Mais je tenais moins à me livrer devant vous à des développements oratoires dont ne serait resté, dans vos esprits, qu'un vague souvenir, qu'à vous donner des précisions indispensables. Rien n'est petit, sachez-le, de ce qui peut nous aider à monter plus haut. La piété pour les Pères est faite, comme la piété tout court, de la fidélité aux petites choses. « *Non sunt contemnenda quasi parva sine quibus magna stare non possunt*[1] », écrivait fort justement saint Jérôme : « Il ne faut pas, en matière d'éducation, mépriser, comme

1. Jérôme, *Ep.* CVII, 4.

trop petites, les choses sans lesquelles on ne peut monter plus haut. »

Quand vous aurez pris possession de cette terre de la patrologie, où coulent le lait et le miel, alors vous pourrez vous passer des auteurs qui vous auront servi de guides et oublier aussi, j'espère, le Josué qui vous y aura introduits.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PRÉAMBULE 9

Ire PARTIE

L'expression : Pères de l'Église

Origines et histoire de cette expression. — Expressions analogues pour désigner les Pères. — Qui doit-on considérer comme Père de l'Église. — Les Docteurs. — Patrologie et patristique. — Divisions de la patrologie 15

IIe PARTIE

L'initiation

I. Manuels et Dictionnaires : la *Geschichte* de A. Harnack. — La *Patrologie*, puis la *Geschichte* de O. Bardenhewer et la *Geschichte* de A. Harnack. — *La littérature grecque* de P. Batiffol. — *Précis de patro-*

logie de J. Tixeront. — *Histoire de la littérature latine chrétienne* de P. de Labriolle. — *Histoire de la littérature latine chrétienne* de P. Monceaux. — Articles de Dictionnaire 29

II. Les guides indispensables : Sébastien Le Nain de Tillemont et ses *Mémoires*. Leur valeur. — Tillemont modèle de l'intellectuel chrétien. — Le *Cours d'éloquence sacrée* de l'abbé Freppel. — *L'Église et l'Empire romain au IV^e^ siècle* du duc E. de Broglie. — Les *Récits de l'Histoire romaine* d'Amédée Thierry. — Les *Historical Sketches* de J. H. Newman. — L'*Histoire ancienne de l'Église* de L. Duchesne : qualités et défauts. — L'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* de P. Monceaux. — L'*Histoire générale de l'Église* de F. Mourret. — *L'Avenir du christianisme* de A. Dufourcq. — Les Collections : *Les Saints; La Pensée chrétienne; Les Moralistes chrétiens*. — On ne signale que les ouvrages essentiels. 40

III^e^ PARTIE

Le contact direct avec les textes

Éditions *princeps* des Pères. — La *Patrologie* de Migne. — Comment elle s'imprimait. — Que penser de l'œuvre de Migne. — Le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*. — Autres collections patristiques 69

IV[e] PARTIE

Les fruits des études patristiques

I. Rang honorable de la littérature chrétienne. — Joies que réserve son étude à l'historien chrétien. — On souhaiterait des biographies psychologiques des Pères. — Avantages du contact direct avec les textes 89

II. Les amitiés particulières avec les Pères. — On a tout à y gagner. — Ils apprennent à aimer les saintes Écritures. — Leur valeur comme exégètes; controverse de Bossuet avec Richard Simon. — L'état d'esprit de Richard Simon a passé chez les modernistes. — Malgré leurs défauts, les Pères ont manié en maîtres les Écritures 101

III. La patrologie renferme un aliment spirituel de premier ordre. — Le réalisme savoureux des Pères. — Usage que fait l'Église de leurs écrits, dans sa prière officielle. — Les Pères ont eu une plénitude de foi étonnante. — Certains l'ont confessée par le martyre. — D'autres par la plume. — L'amour de l'Église-Mère leur a rendu facile cette confession. — Ils ont pénétré dans le mystère de sa vie humano-divine. — Leur prédilection pour l'Église romaine 117

IV. Les Pères sont les gardiens authentiques de la foi catholique. — Ils sont les Docteurs de la Loi Nou-

velle, les ouvriers de la doctrine. — Sous quelle forme ils l'ont exposée. — Nécessité de lire leurs traités, comme le faisaient les pieux laïcs du XVII[e] siècle 144

ÉPILOGUE

Ne pas séparer l'étude de la théologie positive de celle de la théologie dogmatique, l'étude de la tradition écrite de celle de la tradition vivante. — Il n'y a pas deux Églises : celle du passé et celle du présent, mais une même Église qui se continue. — Conclusion. 155

Ligugé (Vienne). — Imprimerie E. Aubin.

20,817

281.07
G56

Gorce, Denys
AUTHOR

Petite Introduction a L'Etude des
TITLE Peres.

DATE
LOANED

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

A LA MEME LIBRAIRIE

MARCEL DUMONGEOT. — **La pensée de saint Thomas sur le meilleur régime politique.** Un volume in-8° écu.

ABBÉ FRANCIS MUGNIER, docteur en théologie, professeur au Grand Séminaire d'Annecy. — **Petit manuel théologique et pratique de la vocation.** Un volume in-16.

ABBÉ FRANCIS MUGNIER. — **Souffrance et rédemption**, étude de théologie dogmatique, ascétique et mystique, avec une lettre-préface de Mgr du Bois de la Villerabel, évêque d'Annecy. Un volume in-8°.

DOM AUGUSTE LEFEBVRE, Bénédictin de Ligugé. — **L'acte de foi d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin.** Un volume in-8° écu.

R. P. FULBERT CAYRÉ, des Augustins de l'Assomption. — **La contemplation augustinienne. Principes de la spiritualité de saint Augustin.** Un volume in-8° écu.

R. P. THOMAS PÉGUES, O. P. — **Aperçus de philosophie thomiste et de propédeutique**, précédés d'une lettre de Mgr Rivière, archevêque d'Aix. Un volume in-8° écu.

JEAN DE SAINT-THOMAS. — **Introduction à la théologie de saint Thomas.** Explication de l'ordre et de l'enchaînement des traités et questions de la Somme théologique. Traduction et notes de M.-Benoît Lavaud, O. P.

THOMSON. — **Examens particuliers** sur divers sujets propres aux ecclésiastiques et à toutes les personnes qui veulent s'avancer dans la perfection. Nouvelle édition revue et corrigée.

L'Institut des Servantes des pauvres, Oblates régulières de Saint Benoît.

Prières et cérémonies des ordinations, des portiers, lecteurs, acolytes, exorcistes, sous-diacres, diacres, prêtres. Texte latin et traduction française.

SANCTI THOMÆ AQUINATIS. — **Summa theologica.** Edition de poche donnant en six petits volumes reliés toile le texte latin intégral de la Somme, soigneusement revu par le R. P. Pégues, O. P. (Notice sur demande).

IMP. BOUR-BAUDIÈRE, 15, RUE DE SÈVRES, PARIS. — 1931